This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 934,559

PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

MÉMOIRES

DU COMTE DE CAYLUS

TIRAGE A 500 EXEMPLAIRES PAPIER VERGÉ

ET 10 PAPIER DE CHINE

—

LE FAC-SIMILE PAGE 17

—

PARIS. — TYP. MOTTEROZ, 31, RUE DU DRAGON

Caylus, Anne Claude Philip, comte de

MÉMOIRES

ET RÉFLEXIONS

DU COMTE DE CAYLUS

primés pour la première fois sur le manuscrit autographe

suivis de

L'HISTOIRE

DE

M. GUILLAUME, COCHER

éimprimée sur l'édition originale, sans date

—

FRONTISPICE & FAC-SIMILE

PARIS
P. ROUQUETTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
85-87, Passage Choiseul, 85-87

—

M DCCC LXXIV

TABLE

Avertissement de l'éditeur. 1

Bibliographie. 13

Suite de Mémoires et Réflexions du comte de Caylus 15

Histoire de M. Guillaume, cocher 61

Histoire et aventure de Mamzelle Godiche, la coëffeuse. 67

Histoire de M. Bordereau, commis à la douane, avec Madame Minutin 87

Histoire des bonnes fortunes de M. le chevalier Brillantin 109

Histoire de Madame Allain et de M. l'abbé Evrard. 127

—

748
.3850
A3

676899- 521

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

—

Quoique le volume publié en 1805, par Sé-ys, sous le titre de *Souvenirs de M. le comte Caylus* (1), soit resté suspect aux bibliogra-es, l'ensemble des pièces et documents qui le mposent provenait sans aucun doute de ce lèbre amateur. Sérieys avait eu communica-n, nous ne savons où ni comment, des pa-ers de la succession Caylus. Il en avait tiré, 1801, le *Voyage en Italie* de l'abbé Barthé-ny ; en 1802, trente-cinq lettres de divers sa-nts et gens de lettres au comte de Caylus, pour recueil de lettres inédites de personnages cé-ores ; la même année, la correspondance de

1) Paris, Hubert, 1805, in-8.

Paciaudi. Ce fonds se trouvait presque épuisé en 1805 ; c'est pourquoi Sérieys, éditeur assez peu scrupuleux, se décida à grossir le volume des *Souvenirs* de diverses pauvretés qui ont jeté de la défaveur sur sa compilation. Le titre d'ailleurs en était abusif; ce gros volume, en fait de *Souvenirs* du comte de Caylus, donnait à peine vingt pages empruntées au cahier de ses *Mémoires et Réflexions* que nous imprimons aujourd'hui, pour la première fois, dans leur intégrité, et sur le manuscrit autographe.

Ces vingt pages, découpées en chapitres, avec titres à effet, purent ajouter à la méfiance qui accueillit cette publication confuse.

Le Régent s'y trouvait accusé des empoisonnements de la famille royale, et d'inceste avec la duchesse de Berry, sa fille, dans des termes d'une violence et d'une crudité inouïes. D'aussi furieuses affirmations avaient de quoi surprendre et mettre en garde les lecteurs à cette date de 1805, où les *Mémoires* de Saint-Simon, incomplétement publiés, n'étaient que peu et mal connus. Ce n'était pas que ces calomnies fussent nouvelles; elles se retrouvaient dans les pamphlets, les mémoires et les livres, mais comme

l'expression farouche des haines auxquelles Philippe d'Orléans, à cause de ses idées et de ses mœurs, avait été en butte dans l'entourage du Grand Roi vieillissant. Dans les chapitres extraits des *Mémoires et Réflexions* du comte de Caylus, ces monstruosités ne faisaient pas de doute, c'était la vérité vraie, indéniable, reconnue par tous les contemporains, représentés comme s'écartant, avec une horreur manifeste, du prince empoisonneur et incestueux.

Nul n'ignore aujourd'hui que le Dauphin, sa femme, et le petit duc de Bretagne, leur fils, moururent d'une rougeole pourprée qui eut un caractère endémique, dans l'hiver de 1712. Cet épisode de notre histoire, naguère encore ténébreux, éclairé par la critique moderne, ne saurait plus nous passionner. M. de Caylus, sans nous inquiéter ni nous émouvoir, peut nous manifester son horreur crédule ; nous assistons comme à un drame sans mystère à ces terribles scènes déroulées par Saint-Simon, où les grands médecins du temps, dans l'incertitude de leur art, se montrent divisés, après « l'ouverture » du Dauphin, en deux partis religieux et politiques, les uns tenant contre l'empoisonnement,

les autres pour, et ceux-ci déterminés par leı liaison avec Mme de Maintenon dans l'entoura de qui ces horribles idées étaient nées et s'étaie fomentées.

Le comte de Caylus, âgé de vingt ans en 1712, qui écrivit sa page sur les empoisonnements de famille royale quatre ans après, au plus tar n'est rien qu'un écho naïf des explosions de hai débordée contre Philippe d'Orléans, entre pe sonnes de l'intérieur de Mme de Maintenon, c il avait grandi. Sa jeunesse fut épouvantée de c imaginations funestes; il les vit persister, s'ex gérer, s'exaspérer; il en donne inconsidéréme et au naturel le ton furieux et outré. Ces pa sages de ses *Mémoires* sont curieux à rappr cher de ceux des *Souvenirs* de sa mère, où el parle du Régent : féminiement cauteleux, ou dis d'insinuations, de réticences et de sous-e tendus. Deux surtout; celui qui commence cette phrase où tremble une haine implacable sourde : « Il faudroit, pour faire le portrait M. le duc d'Orléans, un singulier et terrib pinceau.... » et qui continue par ce portrait e quissé ou plutôt esquivé, sans que le mot *poison* y figure que négligemment dans une ir

dente; et cet autre : « Il faut avouer que Mme la duchesse de Berry avoit été élevée d'une manière bien propre à porter ses mauvaises qualités aussi loin qu'elles pouvoient aller. Monsieur son père avoit eu pour elle, dès sa naissance, une amitié singulière ; et, à mesure qu'elle avançoit en âge, il lui confioit ses goûts et la rendoit témoin de ses actions. Elle le voyoit avec ses maîtresses ; il la faisoit souvent venir en tiers entre Mme d'Argenton et lui ; et comme il avoit le goût de la peinture, il peignit lui-même sa fille nue (1). » Tout ici se combine pour faire naître l'idée que le duc d'Orléans fut incestueux avec sa fille, non d'un inceste fortuit et hasardeux, mais de longue main ménagé, raffiné et prolongé. Jamais femelle sut-elle mieux intoxiquer la parole, et qu'est-ce, à côté de ces perfidies, que les crudités de monsieur son fils ? Racine avait composé pour Mlle de Villette, depuis Mme de Caylus, le prologue de la *Pitié*, dans *Esther*. Les morceaux des *Souvenirs* que nous citons n'en rappellent aucun vers, mais bien ceux de la tragédie de *Britannicus* sur une célèbre empoisonneuse de

(1) Page 206 de l'édition des *Souvenirs* donnée par M. Charles Asselineau. Paris, J. Techener, 1860, in-8.

Rome. Mme de Caylus se montre ici une Locuste en phrases.

Ses animosités furibondes contre le Régent, qu'il tenait de madame sa mère, étendues à toute la famille d'Orléans et poussées jusqu'à mettre la postérité en garde contre les correspondances de la Princesse Palatine avec ses parentes d'Allemagne, forment la partie, à proprement parler, historique, des *Mémoires et Réflexions* du comte de Caylus. Pour le surplus, ils se composent de portraits, d'anecdotes, de mots de contemporains, quelques-uns de Mme du Deffant, que nous ne nous souvenons pas d'avoir vus ailleurs, de réflexions de l'auteur sur le train des choses, sur les mœurs françaises, surtout les mœurs parisiennes, et sur lui-même.

Le comte de Caylus est un moraliste sensé, bien que d'une humeur quelque peu quinteuse, mais qui ne relève jamais par l'expression le terre à terre de son observation ; il voit juste et quelquefois finement, comme dans le paragraphe où il explique les agréments de Paris par l'influence exclusive des femmes ; mais l'idée, sous sa plume, se traîne et s'allonge, sans se dégager, s'aiguiser, ni se résumer, ni s'égayer ja-

mais. Il s'expose et se détaille lui-même avec la complaisance ordinaire et bien naturelle, en toute bonne foi, et ce qu'il en dit et en montre n'est pas pour faire revenir sur ce qu'on en savait. C'était un original, fort honnête homme, excellent et généreux, savant en antiquités, grand collectionneur. Il protégeait les gens d'art et de métier et aimait à s'égayer dans la compagnie de littérateurs bons conteurs et gausseurs, mais détestait les philosophes, surtout les Encyclopédistes, qui faisaient trop de bruit dans le monde, à son gré. Si on le vit s'humaniser jusqu'à rectifier de sa main patricienne les travaux de peintres d'enseignes, plus d'une fois aussi il se montra rogue, hautain et dédaigneux vis-à-vis de gens en état de rivaliser avec lui de connaissances et de culture d'esprit. Plus vertueux que sociable, il se fit un assez bon nombre d'ennemis, car qui subit une impertinence ne la compense pas par le service rendu à son voisin. Cela parut à sa mort. Diderot l'annonça en ces termes : « Nous perdons le plus cruel des amateurs. » Et satisfait de ce jugement, assez conforme au sentiment général, il l'étira en un distique où les mots *acariâtre et brusque*, qui

finissent le premier vers, et ceux *cruche étrusque* le second, résument le despote et l'antiquaire.

Cependant les services rendus aux arts et aux artistes par ce vraiment grand amateur, bien qu'acariâtre, auquel son temps, plus sensible à ses défauts de caractère que le nôtre ne peut l'être, n'a sans doute pas rendu assez de justice, sont à considérer. Le recueil en quatre volumes in-folio de ses estampes, à la Bibliothèque nationale; les sept volumes in-quarto des *Antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises;* la description des pierres gravées du Cabinet du roi; nombre de dissertations dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; ses fondations, on peut dire pieuses, pour la tête d'expression, le costume, l'anatomie et la perspective, sont de nobles témoignages de sa constance laborieuse, de son zèle, de sa générosité, et faits pour imprimer le respect.

Le trait distinctif de sa physionomie de curieux n'est toutefois ni dans cette ferveur continue, ni dans cet honnête et magnifique emploi du temps et d'une grande fortune, mais

dans un intérêt décidé, passionné, exclusif, pour les objets de nature à renseigner sur les mœurs, sur les usages, sur l'existence quotidienne dans l'antiquité. M. de Caylus voulut faire, il fit, de son cabinet, le musée de la vie privée des anciens. Ses goûts de collectionneur étaient en étroite concordance avec ses habitudes populaires, avec sa préoccupation des gens de petits métiers et de petite vie, avec son amour pour les foules, avec la simplicité de ses allures et de son costume ; le collectionneur en lui était bien la doublure de l'homme. Il écrivait à Paciaudi : « Je vous ai témoigné du dégoût pour les froids Apollons, les belles prétendues Vénus... Somme totale, les balayures de la place Navone me conviennent. » Et il gravait, d'après Bouchardon, les *Cris de Paris*, ce roulement discordant et bariolé de la rue, où lui-même aimait à se mêler, à se plonger, en épais souliers, en bas de laine, et au dos un habit de gros drap brun, à boutons de cuivre. Gentilhomme à qui le labeur quotidien enseignait des délassements et des façons d'ouvrier, résolûment brouillé avec le bon ton et les belles manières, jouissant des libertés du carrefour dans le sans-gêne de l'incognito, comme on

s'explique ses dédains, et ses colères et ses rancunes contre ces raisonneurs trouble-fête, ces philosophes assez dénués de philosophie pour envisager les choses autrement qu'un antiquaire avantagé de soixante mille livres de rente, et partagé entre les joies absorbantes des découvertes, des déballages, des correspondances, des classements, et les plaisirs sans contrainte des compagnies de bons vivants!

Le comte de Caylus, jeune homme, avait beaucoup sacrifié à la littérature des contes de fées, que les traductions de l'arabe et du persan, de Galland et de Pétis de la Croix, avaient mis à la mode; on ne le retrouve pas dans ces créations artificielles, auxquelles il revint étant presque suptuagénaire. Mais dans l'intervalle sa personnalité d'écrivain se dégagea et se déclara dans le sens de ses mœurs et de ses goûts, et dans un milieu combien propice! la *Société du bout du banc*, cette académie de gauloiserie que présidait M^elle^ Quinault; ces soupers, dont un encrier faisait le surtout, et que La Chaussée, d'Armenonville, Voisenon, Moncrif, le Grand Prieur de Vendôme, Duclos, Salley, Crébillon le fils enflam-

maient de leur verve grivoise et goguenarde. Tous gens de lettres peu philosophes, tous laissant aller le monde à sa guise, et le trouvant bien comme il était, tous de ce troupeau sacré d'Épicure, quelque peu métamorphosé par Circé, où chacun se contente, ou à peu près, pour son bonheur, de ce que leur présidente disait qui suffisait à Duclos, le moins délicat d'entre eux. La littérature populaire du XVIII^e^ siècle, c'est-à-dire qui a pris le peuple pour sujet de ses observations et de ses tableaux, est née dans cette compagnie de gaudriole et de folie, et le comte de Caylus a été son père naturel, et son père nourricier; elle a pris ses premiers et vifs ébats dans ces *Écosseuses* (1739), dans ces *Étrennes de la Saint-Jean* (1742), dans ces *Mémoires de l'Académie des colporteurs*, dans ces *Avantures des bals des Bois*, dans ces *Fêtes roulantes* (1748), véritable lanterne magique de la vie du peuple parisien, que domine la triomphante, « la délicieuse (1) » *Histoire de M. Guillaume, cocher*, la première en date et le modèle de ces productions aimables et gaillardes. Livre typique,

(1) Expression de MM. de Goncourt, dans leurs *Portraits intimes du XVIII^e^ siècle*. Paris, E. Dentu, 1848, 2 vol. in-12.

sinon livre chef-d'œuvre, qui est bien du comte de Caylus seul, et où il a commencé par payer d'exemple; se contentant, pour le surplus, du rôle de boute-en-train et de metteur en œuvre.

De diverses façons, le cahier de *Mémoires et Réflexions* nous a semblé mince : nous l'avons étoffé de l'*Histoire de M. Guillaume, cocher*.

Et qui sait ?

Le président de Brosses faisait fond sur sa traduction de Salluste; il y avait travaillé trente ans : on ne lit que ses *Lettres écrites d'Italie*.

Point de lendemain, conte de Denon, était perdu dans les œuvres de Dorat : au mépris des autres écrits de l'auteur, c'est le seul qui se réimprime.

Le *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises* est un monument, certes, et sous lequel le comte de Caylus eût pu rester à jamais et magnifiquement enseveli. Comme un feu-follet, comme la flamme vacillante et bleuâtre de l'âme en peine d'un joyeux compère, qui sait si l'on ne verra pas avec plaisir s'échapper de l'imposante sépulture l'*Histoire de M. Guillaume, cocher?*

BIBLIOGRAPHIE

La *Suite de Mémoires et Réflexions* du comte de Caylus forme un cahier grand in-quarto de 25 pages, numérotées de 3 à 27; les deux premières pages sont perdues. Il est écrit au recto et au verso, à mi-page en longueur, avec d'assez nombreuses corrections, quelques-unes postérieures à la rédaction.

Une note, à la page 13, précise que le paragraphe commençant par cette phrase : « Je ne puis m'empêcher de me conformer à la conversation et au goût des gens avec lesquels je suis obligé de vivre... » a été écrit à Malte, en janvier 1717; le dernier paragraphe du cahier est relatif à la bataille de Dettingen, perdue en 1743. Ces 27 pages, quittées et reprises, ne paraissent donc pas avoir été écrites en moins de vingt-

huit années, de 1715 à 1743. Nous donnons en *fac-simile* le premier paragraphe : *Portrait de Mme de Parabeyre.*

—

La première édition de l'*Histoire de M. Guillaume, cocher,* est un petit in-12, sans nom de lieu ni d'imprimeur, sans date, divisé en deux parties de XI-78 et VI-100 pages, et qui a pour titre un frontispice gravé, représentant les instruments de la profession de cocher dans un blason posé sur un socle où se lit : *Histoire de Guillaume.* Nous avons collationné sur ce texte original celui des *Œuvres badines complettes du comte de Caylus*, Paris, 1787, 12 vol. in-8, qui s'est trouvé conforme, à peu de choses près.

—

SUITE

DE

MÉMOIRES & RÉFLEXIONS

DU

COMTE DE CAYLUS

Suite des Memoires
de Sept Chaises

ne

a terre sur elle des discours très fondés

ible a prendre en quelle est le Souverain

gier

SUITE

DE

MÉMOIRES & RÉFLEXIONS

DU

COMTE DE CAYLUS

—

Portrait de Madame de Parabeyre.—Sa figure étoit aimable et son caractère étoit doux, et son esprit étoit médiocre. On l'a accusée d'être ce qu'on appelle méchante dans le monde; hélas! c'est ce que tout le monde peut mutuellement se reprocher; mais l'acharnement avec lequel on a tenu sur elle des discours très-fondés engage aisément une femme à rendre aux autres ce qu'ils lui prêtent, quand cette vengeance est aussi facile à prendre et qu'elle est si souvent une vérité. Ce qu'il y a de plus singulier dans le caractère de Madame de Parabeyre, c'est l'égalité de son amour : ce sentiment en elle a très-souvent changé d'objet, mais jamais son cœur n'a été vide un instant; elle a quitté, elle a été quittée; le lendemain, le jour même, elle avoit un autre

amant qu'elle aimoit avec la même vivacité, et auquel elle étoit soumise avec le même aveuglement; car elle n'a jamais vu que par les yeux de son amant; du moment qu'elle l'avoit choisi, elle ne voyoit que ses amis, et n'avoit que ses goûts. Cette exactitude de soumission, prouvée par l'exemple de plus de vingt amants qui se sont succédé pendant le temps de ses amours, et qui subsistent encore, me paroît un événement singulier et plus rare dans un degré aussi égal que les exemples d'une constance d'un pareil nombre d'années ne le pourroient être (1).

Sur les talents. — Il y a une infinité de choses que les gens du monde ne peuvent jamais faire parfaitement : écrire, peindre et jouer la comédie; il est vrai qu'ils auront, dans ces diverses opérations, quelques instants de feu que n'auront point les gens de la profession, mais ces instants seront environnés de choses froides et insipides, que l'habitude de l'enfance ou la nécessité peuvent seules corriger.

Il n'y a rien dans le monde qui n'obtienne du mérite et de la considération en vieillissant; l'a-

(1) Ce portrait forme un chapitre dans la compilation de Sérieys, p. 336.

mour le plus bizarre et le plus mal assorti est respecté en proportion des années de sa constance ; en un mot, le plus mauvais comédien, le plus sifflé dans sa jeunesse, est non-seulement souffert quand il est vieux, mais il est applaudi.

Monsieur Fagon a conté à ma mère que lorsqu'il vint rendre compte à Louis XIV de la mort du petit duc de Bretagne, l'aîné du Roy d'aujourd'hui et qui fut porté à Saint-Denis avec son père et sa mère, quand, dis-je, il lui fit le rapport de l'ouverture de cet enfant, et qu'il ajouta qu'il avoit l'estomac percé par le poison, ce prince s'écria : « Quoi ! ce malheureux enfant aussi ! » Quand toute la cour alla chez Monsieur le duc d'Orléans, en manteau, à l'occasion de ces terribles morts, je me souviens de l'horreur avec laquelle on regardoit le détestable prince, et de la façon embarrassée avec laquelle il levoit et baissoit les yeux. C'étoit un homme foible, et par conséquent il portoit son caractère dans le crime même. On a fort assuré que le Roy d'aujourd'hui fut empoisonné en même temps que son frère et qu'il n'a été sauvé que par les soins de Madame de La Lande, sa gouvernante ; on a même ajouté que Madame de Ventadour fit demander à Madame de Verrue un contre-poison que le roy

Victor lui avoit donné autrefois quand elle étoit sa maîtresse et pour la guérir d'un poison terrible qu'on lui avoit donné en Piedmont; ce détail est assez probable, mais je sais certainement que, dans ce temps, le Roy fut malade, et que l'on craignoit pour ses jours. A l'égard du raisonnement que j'ai si souvent entendu faire à ceux qui ont pris le parti de Monsieur le duc d'Orléans, et qui disent : « Qui l'empêchoit de se défaire du Roy? N'étoit-il pas le maître de ses jours? » sans doute; mais étant Régent avec un pouvoir aussi absolu, il établissoit son autorité dans le royaume, il négocioit avec l'étranger, et je m'en rapporte à tout homme sensé qui jugera des négociations qu'il a laissées imparfaites à sa mort, s'il y en avoit une seule qui fût selon l'intérêt du pays et de la nation, et si toutes ne tendoient pas à lui mettre la couronne sur la tête quand le moment qu'il avoit prévu seroit arrivé (1).

La retraite du chancelier Pontchartrain n'a pas été causée par un sentiment de philosophie ou de religion, mais il avoit été d'avis, dans le conseil, que Louis XIV devoit faire arrêter

(1) Dans la compilation de Sérieys, ce paragraphe forme un chapitre sous le titre de *Renseignements sur les empoisonnements de la famille royale,* p. 52 et suiv.

Monsieur le duc d'Orléans, et, comme un homme sage, il ne voulut pas s'exposer au ressentiment d'un prince qu'il connoissoit, ni se trouver en place quand il auroit l'autorité.

Madame de Maintenon, qui connoissoit le Roy et qui le voyoit déjà vieux, lui représenta au contraire tous les inconvéniens qui se trouvoient à faire arrêter un homme du caractère et du rang de Monsieur le duc d'Orléans; elle ajouta qu'en le faisant arrêter il falloit tout de suite lui faire son procès, sans pouvoir douter de la punition ; elle en représenta les doutes, les difficultés et les inconvéniens, et ce qu'elle ne fit assurément que par attachement pour le Roy, mérita une très-grande reconnoissance de la part de Monsieur le duc d'Orléans. Il alla la voir à Saint-Cyr, et lui offrit tout ce qu'elle pouvoit souhaiter pour elle ou pour sa famille; mais elle n'abusa pas de ses offres, et je crois qu'une de ses pensions (car il les lui conserva toutes), qu'elle le pria de donner après sa mort à sa nièce qui étoit ma mère, fut la seule chose qu'elle lui demanda (1).

(1) Sérieys a fait de ce paragraphe et du précédent un chapitre sous le titre de *Motifs secrets de la retraite du chancelier Pontchartrain, et de la reconnoissance du duc d'Orléans pour Madame de Maintenon*, p. 55.

Il y a des gens qui ressentiroient de la haine s'ils n'avoient point d'amour.

Le surnaturel et le surprenant ne séduisent que les caractères communs ; la simple réussite dans les bagatelles désirées, accompagnée de la vivacité des désirs de celui qui les procure, frappe plus un esprit vrai.

Le rossignol chante toujours la même chose, cependant il plaît : c'est qu'il chante l'amour, c'est qu'il aime; en effet, rien se peut-il comparer au charme de la voix dans un cœur persuadé?

Le public n'aime aucun excès.

La vanité, pour se nourrir, ne voit que les objets qui sont au-dessous d'elle, bien différente de l'ambition, qui ne regarde et n'est occupée que de ceux qui sont au-dessus d'elle.

Le véritable amour est plus réservé dans le monde que la modestie elle-même.

Je n'ai jamais eu de dégoût dans le monde, parce que je n'ai point cherché à y avoir des

agrémens. J'ai pris ceux qui se sont présentés, sans les chercher et sans m'y attacher.

« Le désir a toujours prévenu le goût en moi, » me disoit un jour Madame du Deffant, avec une bonne foi infinie.

Madame de Parabeyre me dit un jour, pour excuser un de ses changemens : « J'en ai trouvé un qui m'aime beaucoup mieux que l'ancien. » Je ne pus m'empêcher de lui dire : « C'est qu'il vous plaît davantage. »

Madame du Deffant me disoit un jour : « Les agrémens des femmes font leurs peines; elles n'en jouissent pas. »

Monsieur le duc de Bourgogne, mort Dauphin, étoit un prince dont le ciel a délivré la France. Il étoit haut, dur et colère, et comme il avoit peu d'esprit, son gouvernement auroit été terrible avec la confiance que la dévotion lui donnoit pour les prêtres; ce défaut auroit mis le comble à tous ceux que j'ai connus en lui. La seule chose qui peut-être auroit réparé ces malheurs eût été l'amour et la confiance qu'il avoit en sa femme, dont le caractère étoit charmant.

La couronne auroit pu la faire changer, mais tout ce que j'en ai vu auroit fait une femme aimable dans un état commun. Je ne sais si elle avoit autant d'esprit que bien des gens lui en ont donné.

Monsieur le duc de Berry étoit un pauvre sot, ressemblant parfaitement à Monseigneur, celui qui fut la première victime de Monsieur le duc d'Orléans. Les discours de sa femme avoient fait de lui un composé fort ridicule, car il avoit aisément pris les impressions qu'une tête aussi brûlée que la sienne étoit capable de donner à un homme qui, comme celui-là, n'avoit jamais rien vu; mais cette femme dont l'histoire ne rapportera jamais ni la hauteur, ni l'orgueil, ni les vices, ne fit pas longtemps le bonheur de ce malheureux prince. Il sut, à n'en pouvoir douter, son commerce avec La Haye, son écuyer, et même il n'ignora pas qu'elle couchoit avec son père (1). Il en fit la confidence à Madame de Maintenon, voulant la prévenir auparavant que d'en parler au feu Roy. Il est même assez vraisemblable que ces connaissances firent avancer ses jours; sa femme et son beau-père auroient pu le laisser vivre encore quelque temps; somme

(1) Le duc d'Orléans.

toute, il mourut, et le rapport des médecins fut encore le même : il avoit l'estomac percé, comme son frère et son neveu. Ces poisons n'étoient pas fins : celui de la Dauphine fut le seul qui fût un peu travaillé. On a toujours imaginé qu'il lui fut donné dans du tabac par le duc de Noailles ; elle eut, en effet, une douleur de tête qui ne la quitta point depuis le premier jour de sa maladie jusqu'à sa mort. On peut d'autant plus croire que le duc de Noailles avoit servi Monsieur le duc d'Orléans dans cette occasion, qu'ils étoient infiniment liés, et que, dans l'affaire d'Espagne, quand l'un devoit se mettre sur la tête la couronne d'Espagne, l'autre devoit avoir la Catalogne en principauté. Je sais cela très-bien, et toute cette affaire fut découverte par un cordelier que l'on a arrêté en France. Cette affaire a tant fait de bruit, qu'on la trouvera certainement écrite en beaucoup d'endroits. Je ne la sais qu'en général, et point assez pour en dire davantage (1).

Paris est une ville charmante à beaucoup d'égards ; mais ce qui redouble à mon sens les agré-

(1) *Notice sur les ducs de Bourgogne et de Berry* est le titre que Sérieys a donné dans sa publication à ce paragraphe, dont il a fait un chapitre, p. 57 et suiv.

mens de la vie qu'on y mène, c'est que la nation françoise, légère et toujours occupée de ses plaisirs, produit fort peu de ces gens sombres attachés à leurs affaires, et très-peu de ces atrabilaires que le gouvernement révolte, et qu'ils veulent toujours réformer. Un vaudeville soulage en un moment tout Paris; il est capable de dissiper la bile que les plus dangereuses sottises du ministère peuvent avoir allumée. Tous ceux que l'on rencontre sont gaillards, animés, empressés; rien ne languit en eux. Quelle est la cause de cette aimable vivacité? Je n'en trouve point d'autre que celle-ci : c'est que les femmes donnent absolument le ton à tout ce qui se passe dans cette grande ville; mais ce qui me plaît encore plus à examiner, c'est de voir que tout le monde ne marche et ne court, à quelque heure que ce soit, que par rapport à l'amour, les uns pour aller à leur rendez-vous, les autres pour chercher quelque chose qui plaise à l'objet de leurs vœux, ceux-ci pour obliger leurs amis dans la passion qui les occupe, ceux-là pour rassembler une partie dont l'amour est certainement le mobile et l'objet; enfin, jusques aux vieillards de l'un et de l'autre sexe, je vois que le même principe est l'objet de leurs courses. Quoi! les vieillards? s'écriera quelqu'un qui n'est jamais venu à Pa-

ris. Oui, vous dis-je, les vieillards ; ceux qui sont reconnus pour les plus sensés (car il y a du choix à faire) sont envoyés de différens côtés et déterminés par la jeunesse aimable. Je conviens que dans le nombre il s'en trouve quelques-uns qui ignorent eux-mêmes le sujet de leur démarche ; mais enfin une jeune femme, une belle-fille, une propre fille sait employer une heureuse sortie, elle en fait souvent naître l'occasion pour la facilité d'un rendez-vous, enfin, pour tout ce qui peut avoir du rapport à la satisfaction des sentimens dont cette jeune personne est animée. Cette idée me charme en parcourant cette grande ville, elle égaye mon imagination, et m'a fait souvent passer d'agréables momens.

L'amour est singulier à Paris. J'ai déjà dit combien il me paroissoit l'objet de toutes les actions de cette grande ville ; je suis bien éloigné de m'en dédire. J'aime cette passion non-seulement parce que je suis François, mais encore parce que je la regarde comme la seule qui puisse adoucir et perfectionner les mœurs, et que je pense comme celle qui disoit qu'un homme qui avoit bien aimé et dont le cœur étoit porté à la tendresse étoit plus capable que tout autre d'être bon ami. Mais je veux que ce soit l'amour qui

détermine une jeune personne à prendre un amant; je veux qu'une passion soit l'excuse de son procédé, et ce qui me révolte, c'est que j'en vois plusieurs qui veulent avoir un amant comme des guides de soie à leurs carrosses, uniquement parce que les autres femmes en ont. J'en vois d'autres qui, cherchant un amant, le regardent comme un meuble nécessaire, et sans aucune autre raison que le bon air et la mode. Je ne suis pas fort scrupuleux, mais ces procédés me révoltent : je veux ou de l'amour ou du tempérament ; sans cela, je condamne.

Il est une autre sorte d'amour dont la mécanique m'a souvent amusé, c'est celui de nos princesses du sang. Difficilement peuvent-elles s'échapper qu'elles n'aient attrapé un certain âge; les surveillants les obsèdent, et si leur titre flatte leur vanité, il est très-souvent à charge à leur cœur. Mais quand elles ont atteint ce bienheureux âge de vingt-cinq ans, pour lors elles se payent avec usure de la contrainte qu'elles ont éprouvée. L'amant le plus déclaré dans la ville, le plus avoué, le plus maître dans quelque maison que ce soit, est celui qui se trouve en charge quand les vingt-cinq ans sonnent; les grossesses les moins cachées sont celles de Leurs Altesses.

Cet usage, autorisé par autant d'exemples, me paraît toujours nouveau.

Le goût pour les spectacles n'a peut-être jamais été poussé plus loin dans ce pays qu'il me paroît l'être à présent, et tout ce que nous lisons des Romains sur ce chapitre pourra fort bien être surpassé à Paris, parce qu'il est très-aisé aux François de devenir extrêmes. Jusques ici je ne vois rien de trop dans ce goût. En effet, quoi de plus agréable que de s'instruire en s'amusant, et d'obliger les hommes à réfléchir sur des choses que leur paresse les empêcheroit de lire ou de méditer? Le spectacle fait plus, il donne aux gens du monde des réflexions toutes faites; mais ce qui m'a paru de plus singulier, c'est la remarque que j'ai faite sur ces mêmes spectacles. Les François, légers, inconséquens dans leur conduite, et portés aux choses frivoles, sont les peuples dont le théâtre est le plus sage, le plus modéré et le plus conséquent. Qui le croiroit, si l'expérience n'étoit une preuve de laquelle on ne peut appeler? D'où vient cet accord de toute une nation? D'où vient cette volonté sage, démentie par tant d'autres actions? Ne seroit-ce point de l'esprit si généralement répandu dans la nation, et plus encore du caractère de douceur

que l'on ne peut lui refuser. Car enfin les gens doux se contentent de ne se pas bien conduire ordinairement, ils blâment leurs propres défauts dans les autres, ils conviennent qu'ils devroient s'en corriger eux-mêmes, et sont bien éloignés de les conseiller aux autres. La morale et la conduite des pièces ne sont pas les seules choses que je trouve raisonnables dans l'applaudissement que les François leur donnent. J'ai remarqué que leur approbation étoit locale, c'est-à-dire qu'ils applaudissoient à la Comédie Italienne ce qu'ils blâmoient à la Françoise, qu'ils ne pardonnoient pas à ces mêmes Italiens ce qu'ils auroient trouvé bon à l'Opéra-Comique. Si jamais quelque étranger d'un caractère moral m'est adressé, et si, méritant mon amitié, il me prie de lui faire connoître mon pays, pour le servir suivant son goût c'est donc en suivant les théâtres que je lui montrerai la sagesse de notre nation, et je suis suré de le renvoyer chez lui très-édifié.

L'expérience nous apprend que presque toutes les femmes du monde, quand elles ont passé le temps de la galanterie, ne pouvant souter le vide de leur cœur, prennent alors le parti de la dévotion, et qu'elles ont pour leur dir toutes les attentions que d'ordinaire, et

par habitude, elles ont pour leurs amants ; mais comme un directeur ne donne pas encore une assez grande occupation, elles ont grand soin de faire usage des plus petites pratiques de la religion. Voilà le parti que prennent la moitié des femmes qui, n'ayant point assez de force dans l'esprit, ou plutôt ayant été mal élevées, n'ont pu s'accoutumer à se suffire à elles-mêmes. L'autre moitié s'attache aux petits chiens, elles en deviennent esclaves, et leur importunité n'a point de bornes sur cet article, parce que tous leurs sentiments se portent à ces objets. La conversation ne roule sur aucun autre chapitre que celui de leurs manières, de leur esprit ; enfin la platitude et les lieux communs brillent continuellement à l'envi. Cette incommodité est grande sans contredit, mais enfin, pour l'ordinaire, la société n'y perd pas beaucoup. Les femmes qui ont de l'esprit ne sont pas celles qui s'abandonnent à cet excès. La perte que l'on fait est donc légère ; de plus on en est quitte pour faire les visites proportionnées au plaisir que l'on éprouve. Mais ce qui me paroît choquant, c'est la rencontre que l'on fait de plusieurs hommes qui, ne pouvant se séparer de leurs chiens, les mènent avec eux dans leur carrosse, pour leur tenir compagnie, enfin, pour n'en ja-

mais être séparés. Je ne comprends pas quelle excuse l'on peut donner à l'aveu public d'une telle foiblesse, et sans être misanthrope je crois que l'on peut éviter pour cette seule raison de devenir l'ami d'un tel homme.

Je crois que ceux qui sont extrêmement vains ne sont que médiocrement amoureux, ou qu'ils ne le sont pas longtemps. Car pour bien aimer il faut croire que l'on a besoin de quelque chose que l'on n'a pas, et n'être pas enfin si fort content de soi-même. Par le même principe, je crois que les honnêtes gens fort amoureux ne peuvent guère avoir de vanité. L'amour est une source si inépuisable de foiblesses grossières que pour peu qu'on fasse de réflexions en cet état il est difficile que l'on conserve quelque complaisance pour soi-même.

Jamais je n'ai disputé sur les religions et s les goûts. Si j'étois législateur, je le reco manderois. Êtes-vous honnête homme, tout bon.

Né vertueux, j'aime la vertu; je ne me r aucune idée.

Je respecte la modestie et je la regarde comme une source de plaisirs et de volupté.

Comme on songe dans un gîte, suivant La Fontaine, j'aime mieux y écrire. Le hasard peut donner une bonne idée.

Sans entrer dans le détail de tout ce que l'on dit du corps et de l'esprit, l'expérience m'a prouvé sur moi-même, dans mes voyages, que l'esprit est soumis au climat tout autant que les plantes et les végétations, et sans aller chercher l'exemple des pays chauds dont les habitants ont certainement plus d'esprit, je trouve dans le climat de France les raisons de la légèreté des François : on y voit en effet la révolution de quatre saisons parfaitement distinguées, et qui présentent à la France différens tableaux de la nature plus variés que dans tout autre pays.

Les hommes, pour l'ordinaire, acquièrent les agréments, ou plutôt les mettent en pratique, à l'âge auquel ils s'évanouissent chez les femmes. Un homme qui leur seroit sincèrement attaché, dans leur jeunesse leur conseilleroit d'occuper leur esprit pour les empêcher de redouter la solitude, et de s'accoutumer à ne se point craindre elles-

mêmes. Il leur recommanderoit en même temps de ne faire aucun usage de leur savoir, dans les conversations générales, car le meilleur est celui d'ignorer avec esprit. Mais l'article le plus essentiel et qu'elles ne suivent point assez, c'est celui de la probité. Une femme honnête homme dans tous les points est un phénix. Il est vrai que l'éducation qu'on leur donne ne les conduit point à la pratiquer. Leur genre de vie les en éloigne dans leur jeunesse, qu'elles passent au milieu des plaisirs et des faussetés ; la jeunesse s'évanouit et l'habitude que l'on a prise s'établit dans le cœur. Une femme de beaucoup d'esprit (Mme du Deffand) me disoit l'autre jour avec un épanchement de cœur admirable : « Nous sommes toujours un peu fausses, nous autres femmes. » Hélas ! il n'est que trop vrai ! Quel malheur pour l'humanité de n'oser se livrer absolument à une société d'ailleurs si douce et dans laquelle on trouve autant de délices !

Tous les plaisirs que le monde procure présente à l'esprit ne sont pas à comparer ceux que la probité fait connoître à ceux sont véritablement honnêtes gens; c'est seule qui peut donner le calme intérieur. repos du cœur que les dévots cherchen

que quelques-uns de leurs auteurs ont décrit dans leurs livres.

Je ne puis m'empêcher de me conformer à la conversation et au goût des gens avec lesquels je suis obligé de vivre, comme on est par exemple obligé de faire en voyage ou quand on est embarqué sur un vaisseau. Il ne m'en coûte rien pour être comme les autres; sans cela, je ne pourrois m'y déterminer, car je ne suis point de ceux qu'une vue ou la moindre espérance puisse engager à la plus foible contrainte. Aussi j'ai souvent passé pour extraordinaire à Paris et dans les lieux où j'ai séjourné, parce que j'évite alors de me livrer; quand je l'ai fait une fois je vivrois éternellement de la même façon (1).

Je me suis toute ma vie, dès mon enfance même, senti un grand fonds de paresse dans l'esprit, et c'est à cet heureux sentiment que je dois le bonheur de ma vie. Mes amis m'ont souvent demandé : « Comment, aussi paresseux que vous êtes, pouvez-vous mener cette vie vagabonde qui paroît si contraire à la pa-

(1) « Ceci est écrit à Malthe en janvier 1717. » (Note de M. de Caylus.)

resse? » Voici ma réponse à cette objection : Ce qui me promet une félicité durable, c'est que ma paresse est absolument dans l'esprit; le corps chez moi travaille sans que l'imagination fatigue; au lieu que mille personnes ne sont paresseuses que de corps et leur esprit leur représente des vivacités qui les rongent, parce que la force pour les exécuter leur manque; des hommes ainsi contrariés ne peuvent être heureux; n'étant donc paresseux que d'esprit, je porte ma tranquille imagination que rien n'émeut. Tous les pays que je vois lui sont presque égaux. Ma paresse est sensible à la nouveauté des objets et tourne tout à son avantage. C'est la plus aimable dont j'aie entendu parler. Avec elle, je ne connois ni l'impatience du départ ni celle du retour, et je trouve toujours des occupations douces que rien ne gêne et ne contraint. En voyage, on n'a pas la plus foible idée du moindre devoir; dans un séjour, quand on aime la société, on a beau vouloir s'en soulager, il y en a toujours quelque apparence dans les actions d'une journée. Dans sa patrie on est rencontré, malgré que l'on en ait, par quelqu'un qui vous connoît et que l'on ne peut ni ne doit brusquer. Dans une ville étrangère, au contraire, on se donne pour ce que l'on veut être; on suit

ıbsolument tous ses goûts ; on est sensible avec ·aison aux amitiés que l'on reçoit, car elles ne ɔeuvent être douteuses et sont assurément per·ɔnnelles, bien différentes de celles que l'on ·eçoit dans son pays ; mille motifs qui vous sont ɛtrangers vous en font accabler. Enfin un vé·ɪitable paresseux de mon espèce est content par·ɔout, et partout il jouit d'un bonheur que la ɲort seule peut lui ôter ; encore la mort, que tout .e monde redoute parce qu'on ne la connoît ɔoint, a un certain air assez paresseux pour en·ʒager à la voir venir sans crainte. Si l'on joi·ʒnoit à cette idée une vive curiosité sur son ɔhapitre, ce seroit un sûr moyen pour mourir, je ne dis pas sans foiblesse, mais peut-être avec plaisir (1).

La qualité de l'occupation n'est pas nécessaire, et pourvu que le jour soit passé sans avoir rien à se reprocher, voilà l'unique point dont on se doive embarrasser.

Depuis longtemps je me lève sans avoir rien à faire et je me couche sans avoir rien à me reprocher.

(1) « Malthe, 1717, janvier. » (Note de M. de Caylus.)

Le caractère de M*** m'a vraiment plus diverti qu'aucun autre. Quand il a été quelque temps à Paris, il est plein d'airs sur les femmes, ses propos sont légers, il a l'air affairé, il est distrait quand il vous parle; en un mot, il est petit-maître. Quand il est revenu de la guerre, et qui plus est quand il revient de son régiment, il est grivois, il ne parle que des soldats de sa compagnie. Enfin, quand il a passé quelque temps dans ses terres, il ne parle que de chasse, de chiens, de chevaux, et des beaux droits de ses terres. Jamais homme n'a été plus caméléon ni plus promptement que lui; il l'est de bonne foi, car il ne s'en aperçoit pas, et se croit même l'homme du monde le plus constant dans ses goûts.

La jalousie la mieux fondée est celle qu'un homme prend d'un autre qui a été bien avec sa maîtresse avant lui. Dans les premiers moments de la rupture, il est constant qu'il règne une aigreur qui doit tranquilliser; mais quand au bout d'un certain temps on retrouve quelqu'un avec qui l'on a vécu, on connoît l'un et l'autre le chemin de son cœur, on est charmé de se retrouver, et souvent, sans le prévoir, le cœur se ranime, les désirs surviennent et, sans la moin-

ire idée de débauche, on est très-surpris de s'être oublié (1).

La Gaussin avoit un amant, Monsieur de Montmirel, avec lequel elle vivoit depuis longtemps. Un homme fort aimable, contre l'ordinaire des Anglois, nommé Le Breton, en devint amoureux à l'excès et ne se contenta pas de l'avoir en second, et voulant l'avoir à lui seul, elle n'y consentit jamais par une nouvelle espèce de délicatesse, en lui disant : « Je vous aime, mon cher Breton, et j'aime mieux le ruiner que vous. »

On ne fait jamais rien dans le monde, quand on a deux goûts fort opposés dans le cœur. Monsieur Chauvelin, le garde des sceaux, en est une preuve très-convaincante. Le contraste prodigieux de l'avarice et de l'ambition l'a fait échouer malgré son esprit d'intrigue; on pourroit, en quatre pages au plus, écrire son histoire; elle deviendroit un morceau fort instructif.

Je n'ai rien vu d'aussi singulier que l'esprit d'un abbé italien nommé Petrucini. Son arrivée dans Paris ne fut pas brillante, puisqu'il y

(1) Aventure à ce sujet. (Note de M. de Caylus.)

parut comme l'aumônier de la troupe italienne que le Régent fit venir à Paris; du moins ce fut la plaisanterie que l'on en fit. Dans la vérité il étoit amoureux de la Flaminia; mais il ne s'agit point de sa naissance et de ses mœurs, c'est de son esprit. Jamais il n'en a eu avec qui que ce soit plus qu'il n'en a eu besoin, et certainement toujours assez. Je ne crois pas qu'une pareille chose ait eu beaucoup d'exemples. Combien faut-il être supérieur pour pratiquer une pareille modération pendant plus de quinze ans que je l'ai connu, et pour paroître même un imbécile, un homme simple, aux yeux de Monsieur de Nevers qui le logeoit et qui l'entretenoit. Ce n'est pas que ce Monsieur de Nevers ne fût capable de le juger; malgré l'extraordinaire dont il se piquoit, il avoit assurément de l'esprit, mais apparemment qu'il étoit nécessaire à l'abbé de paroître tel à ses yeux et de soutenir des reproches très-vifs sur sa pédanterie, pendant qu'il avoit un savoir profond, étendu, mais plus agréable encore (1).

Rien n'est aussi plaisant selon moi que les

(1) Ce paragraphe forme, dans le livre de Sérieys, le chapitre intitulé : *Portrait de l'abbé Petrucini*, p. 352.

conventions générales. Je sens très-bien qu'elles naissent des idées qui produisent un effet sur lequel on ne s'est point communiqué; mais en regardant les choses sans réflexion, on est surpris de l'unanimité de ces mêmes choses. Quand j'étois jeune, toutes les femmes pleuroient ordinairement après avoir cédé la première fois. Vingt ans après, cette mode a changé. Des idées de roman, de pudeur mal entendue, avoient apparemment mis dans leur tête celle de prouver à leurs amants que le sacrifice leur avoit coûté, et que l'amour l'avoit emporté sur leurs réflexions. Aujourd'hui les femmes n'aiment ni plus ni moins, et les pleurs sont retranchés, sans qu'il y ait eu la moindre ordonnance et le plus foible règlement.

Le roi Louis XV, étant amoureux de Madame de Mailly, maria sa sœur à Monsieur de Vintimille. Dans le temps que l'on étoit occupé de ce mariage, Madame de Bauffremont s'échauffoit dans son propos, et disoit qu'elle étoit charmée de voir que le Roy marioit des filles de condition, et qu'elle étoit au désespoir de n'en avoir pas une. Madame de La Cour lui répondit froidement : « Madame, mais il faut en avoir deux. » Cette Madame de La Cour étoit Caumartin, et

dans cette famille ils ont eu depuis longtemps cet esprit de traits.

Pour peu que l'on ait vécu, on prend une grande méfiance contre les historiens ; on sent la méchanique de l'histoire ; on voit tant de faits altérés de nos jours, et l'on sent si bien que de tous les temps elle a été composée de la même façon, qu'un homme de bon sens s'en dégoûte avec une grande facilité. Quelle plus grande preuve que feu Madame, belle-sœur du roi Louis XIV, et dont on disoit avec raison qu'elle étoit un si sot homme ! Il est vrai que l'on disoit en même temps de son mari qu'il étoit une sotte femme. Comme l'Allemagne est remplie de toutes les lettres originales de cette princesse, qu'elle a écrites à toutes ses parentes, un historien ne sera-t-il pas fondé, dans la suite des temps, à prouver ce qu'il avancera par une telle autorité ? Cependant cette princesse, qui avoit la maladie d'écrire, étoit continuellement sur un pupitre, où je la vois encore, écrivant sans y penser tout ce que son frotteur, une Madame de Rubans, lui disoit ; car on peut juger que sotte comme elle étoit personne de la Cour ne l'instruisoit ; on lui rendoit les respects dus à son rang, et l'on s'amusoit quelquefois de ses mau-

vaises nouvelles. C'est la mère de M. le duc d'Orléans, régent, et dans la Régence on disoit qu'elle étoit l'Oisiveté, pour faire entendre qu'elle étoit comme elle mère de tous vices (1).

Un officier revenant de Corse, où nos troupes étoient encore après en avoir fait la conquête, pria un de ses amis de lui montrer à Versailles Madame de Mailly dont il avoit entendu parler comme de la maîtresse du Roy. Chaque belle femme qui paroissoit dans la Galerie, il demandoit à son ami : « Est-ce celle-là? » et il lui répondoit toujours non. Enfin elle parut, et quand il la lui eut montrée, l'officier dit : « Si Louis XV avoit eu le choix des royaumes de l'Europe, il eût choisi celui de Corse. »

Madame de Carignan, plus intrigante encore que dévote affectée, alla voir la petite duchesse quelques jours après le bonheur que celle-ci avoit d'être devenue veuve, et ne doutant pas qu'ayant eu une affaire avec Bissy, du vivant de

(1) La correspondance de la duchesse d'Orléans, née Princesse Palatine, a été en grande partie publiée et traduite en français; on lui trouve plus de valeur historique que M. de Caylus n'était disposé à lui en croire. Voir les articles de Sainte-Beuve au *Moniteur* d'octobre 1853, reproduits dans les *Lundis*.

son mari, elle ne fît usage de son heureux état de veuve pour avoir peut-être le Roy, elle alla la trouver, et sous un masque de dévotion elle lui dit : « Vous voilà libre, mais prenez garde à ne point offenser Dieu. Que feriez-vous enfin si le Roy devenoit amoureux de vous? — Tranquillisez-vous, Madame, lui dit la petite duchesse; je prendrai plutôt tout autre. »

L'on dit que Madame de Mailly lisoit l'histoire ecclésiastique. « Si c'est celle de Fleury, répondit Fourmont, je crois qu'elle la trouvera bien longue. — C'est celle de Choisy, » reprit Madame de Rochefort (1). Ce jeu de mots et cette allusion au Cardinal et à la petite maison du Roy sera de note pour la façon dont on pense aujourd'hui.

L'on a beau dire, la raison n'est ordinairement qu'une espèce d'insensibilité.

L'abbé Conti, après dix ans de commerce interrompu (2), m'envoya un recueil de ses ou-

(1) Un portrait de cette Madame de Rochefort, par M. de Caylus, se remarque dans la compilation de Sérieys, p. 235.

(2) MM. de Goncourt possèdent les lettres adressées par Caylus à l'abbé Conti.

vrages dans lequel il y avoit un songe composé des plus grandes idées de l'astronomie et du système de Platon, etc., et, comme il disoit du bien de ma mère, je le traduisis à sa prière, quoique ces matières ne fussent ni de mon goût ni de ma portée. Rémond (1) fut curieux d'en lire la traduction, et ne trouvant pas que cette femme adorable fût assez louée dans cet ouvrage, voici ce qu'il m'envoya :

« J'ai lu qu'autrefois on avoit dit sur le poëte Aristophane que les Grâces, voulant avoir un temple commun, avoient choisi son esprit pour y recevoir le culte des mortels. Cet éloge conviendroit mille fois mieux à feu Madame la comtesse de Caylus. Dès qu'on avoit fait connoissance avec elle, on quittoit, sans y penser, ses maîtresses, parce qu'elles commençoient à plaire moins, et il étoit difficile de vivre dans sa société sans devenir son ami et son amant. Quelles autres divinités peuvent produire des choses si extraordinaires ?

» Les anciens poëtes en avoient imaginé une autre qui étoit bien aussi aimable : ils la nommoient la Persuasion, et pour nous donner une grande idée de l'éloquence de Périclès, ils dirent

(1) Fils d'un fermier général, introducteur des ambassadeurs en 1719. Saint-Simon a donné son portrait.

qu'elle habitoit sur ses lèvres. Tout le monde ne la voyoit-il pas dans toutes les actions et dans toutes les paroles de Madame de Caylus?

» Le mot de *charmes* se prodigue, et les dons de Vénus et de Minerve réunis ne me paroissent pas suffire pour le mériter; en un mot, ce qui ne sait pas dégoûter de tout le reste du monde n'en est pas digne. Or, je demande à tous ceux qui ont eu le bonheur de vivre avec elle, si en sa présence ils n'ont pas oublié toute la nature et s'ils ont jamais souhaité d'être ailleurs?

» Elle étoit née avec beaucoup d'esprit, et avoit eu l'avantage d'être élevée par la femme du monde qui avoit le plus de connoissance des vrais agréments; aussi personne n'avoit une politesse plus noble, plus aisée, ni une plus grande exactitude pour toutes les bienséances, que Madame de Caylus.

» Sa curiosité et la société des gens de réputation l'avoient rendue savante malgré elle, quoiqu'ils aient, je crois, toujours été plus occupés de lui plaire que de l'instruire. D'ailleurs, son éloignement pour ce qu'on appelle beaux esprits répondoit à la beauté naturelle du sien et à la délicatesse de son goût.

» Elle ne mettoit point de rouge et ne pensoit point à son ajustement, ce qui peut-être ve-

noit autant de la connoissance qu'elle avoit de ses propres forces que de son indifférence pour plaire.

» Après qu'on avoit admiré la justesse de son bon sens dans les conversations sérieuses, si on se mettoit à table, elle en devenoit la déesse; alors elle me faisoit souvenir de l'Hélène d'Homère. Ce poëte, pour faire connoître les effets de sa beauté et de son esprit, feint qu'elle jetoit dans le vin une plante rare qu'elle avoit apportée d'Egypte et dont la vertu faisoit oublier tous les plaisirs qu'on avoit jamais eus. Madame de Caylus menoit plus loin qu'Hélène; elle répandoit une joie si douce et si vive, un goût de volupté si noble et si élégant dans l'âme de tous ses convives, que tous les âges et tous les caractères paroissoient aimables et heureux, tant est surprenante la force ou plutôt la magie d'une femme qui possède de véritables charmes.

» Je me souviens que Mademoiselle de Lenclos, qui s'est rendue si illustre par son esprit et plus encore pour avoir su conserver ses vertus morales avec des goûts qui communément dans les femmes les excluent, comparoit Madame la comtesse de La Fayette à ces riches campagnes de Beauce qui rapportent d'excellent froment, et Madame de La Sablière à un joli par-

terre qui charme les yeux. On peut dire que Madame de Caylus joignoit la solidité de l'une aux agréments de l'autre. Dans les temps de gaieté, son imagination ressembloit aux délicieux jardins de Trianon, surtout quand au printemps la terre s'y couronne de fleurs, et son discernement a toujours été si éclairé, que, si elle s'est jamais trompée, ce n'a été que par sentiment, la plus douce et la plus excusable de toutes les erreurs.

» La douleur et la mort nous l'ont enlevée dans le temps que ses vertus s'augmentoient et que ses agréments ne diminuoient pas. Elle seule, dans cet événement funeste, a conservé la fermeté d'une belle âme, et cette douceur céleste qui avoit charmé en elle dans tout le cours de sa vie. Nous ne la voyons plus, mais nous l'aimerons, nous la regretterons toujours, et au lieu de fleurs nous répandons des larmes sur un si cher et si précieux tombeau (1). »

On ne peut être plus touché que je le fus de

(1) On lit en marge du manuscrit : « Huit jours après, Rémond m'envoya les corrections ci-dessus. » En effet, ce portrait a été retouché et développé. Le passage : « Alors elle me faisoit souvenir d'Hélène..., » jusqu'à la phrase incidente sur Mademoiselle de Lenclos, est ajouté à la première rédaction et remplace cinq lignes biffées.

cet éloge. Indépendamment de l'agrément avec lequel il est écrit, douze ans d'intervalle qui s'étoient écoulés depuis sa mort ajoutent encore beaucoup au sentiment qui l'a fait écrire à un homme qui comme celui-là n'aimoit rien. C'est peut-être ce qui m'a fait trouver ce prétendu éloge si bon (1).

Les bons mots sont dus au hasard; il est vrai que ce hasard se présente plus souvent à un homme d'esprit qu'à un sot. Un Anglois (Gensin, établi à Paris), calculateur et grand faiseur de paris, disoit qu'il y avoit tel avantage de cinq, de six contre un, sur des contes très-extraordinaires qu'il mettoit en avant, et finit par dire que les chiens anglois étoient si méchants qu'un

(1) La dernière phrase et la fin de la précédente, ajoutées en marge par le comte de Caylus repassant ses *Mémoires et réflexions* longtemps peut-être après avoir transcrit cet éloge de sa mère, sont d'une encre beaucoup moins jaunie. Madame de Caylus était morte le 15 avril 1729, ce qui place à l'année 1741 la composition de ce morceau.

Le *Portrait de Madame la comtesse de Caylus* forme le dernier chapitre de la publication de Sérieys, qui le supposait inédit et qui n'en fait pas connaître l'auteur; mais il avait été imprimé en 1745, et sous le nom de Rémond, dans le volume posthume des *Œuvres diverses de M. l'abbé Gedoyn*, à la suite du discours sur l'*Urbanité* de cet académicien, à sa recommandation expresse, et comme pièce à l'appui.

de ses amis, en Angleterre, étant entré dans son chenil étant ivre, ses chiens, qui ne l'avoient apparemment pas reconnu, le mangèrent jusques aux os, et que le lendemain on ne trouva que ses bottes. D'Etrehan lui demanda doucement : « Combien y a-t-il à parier, Monsieur, que cela n'arrivera plus ? »

M. de Céreste-Brancas disoit à La Mothe-Houdancourt, qui étoit un bavard impitoyable : « Mon ami, à quinze personnes tu soutiens la conversation; à six, tu la romps. »

Madame de Luxembourg, qui a eu si longtemps Pont de Vesle, soupant chez Monsieur De Bay, fermier général, lui demanda le nom d'un homme qu'elle vit chez lui, et qu'elle ne connoissoit pas. Il lui répondit que c'étoit La Popelinière, un de ses confrères. La dame, dont l'esprit est médiocre, voulant lui faire une honnêteté, lui dit quelques moments après : « Il me semble, Monsieur, que je vous ai vu quelque part. — Cela se peut, Madame, lui répondit-il ; j'y vais quelquefois. »

Ce La Popelinière est un homme d'un caractère singulier et qui se complaît dans sa singu-

larité. Il n'est pas sans esprit, mais il affecte une causticité qui n'est pas toujours heureuse. Il est impoli par réflexion et avec art. Quelques rencontres dues au hasard ont seules fait la fortune de son esprit.

Ce Pont de Vesle, fils du fermier général Ferriol, et qui ne s'en souvient point, est l'auteur du *Complaisant*, du *Fat puni* et du *Siége de Calais*. C'est à Madame de Luxembourg qu'il a adressé le petit envoi galant qui se trouve à la tête de ce dernier ouvrage. Tout le monde l'a su, et cette impertinence n'a point été relevée (1). Que de gens le public a punis sévèrement pour des choses moins ridicules !

Rien n'est si singulier que l'effet produit dans le public par la lettre que Voltaire écrivit au roi de Prusse dans le moment qu'il venoit de quitter si vilainement notre parti. Cette plate épître lui fera des ennemis sourds tout le temps qu'il vivra.

(1) Les contemporains attribuèrent à Pont de Vesle la *nouvelle historique* de Madame de Tencin, *Le Siége de Calais*. La première édition anonyme est de 1739. Son épître dédicatoire, en forme de déclaration d'amour à une personne innomée, pouvait faire naître beaucoup de suppositions.

En voulant paroître ce que l'on n'est pas, on détruit les meilleurs fonds. Maupertuis a du mérite: il veut copier Monsieur de Fontenelle, il se fait siffler. Il veut primer; il le mérite à certains égards, mais son amour-propre le décèle et le fait agir trop grossièrement; enfin son plus grand malheur est de n'être pas philosophe, et je connois plusieurs femmes qui le sont plus que lui. Son petit traité sur la *Comète* est une preuve des ridicules que je lui reproche (1).

Ces jours passés une bouche ennemie
Contre Danchet dit un terrible mot :
« C'est l'homme de l'Académie,
Après d'Olivet, le plus sot.
— Ils seroient donc, reprit un misanthrope,
Les plus sots hommes de l'Europe. »

Rien n'est plus fol que le commerce public de Voltaire et de Madame du Châtelet. Ils essuient de temps en temps des punitions de leurs indécences, comme celle-ci, par exemple :

Les amours, voyant Arouet
Assis aux pieds de son idole,
Dirent, en les montrant au doigt :
« Folle d'un fol, fol d'une folle. »

(1) Dans cette *Lettre sur la comète* (1742), Maupertuis avait déclamé sérieusement contre le petit livre facétieux des *Étrennes de la Saint-Jean*, publié par Caylus, en collaboration avec La Chaussée, d'Armenonville, Voisenon, Moncrif, le Grand Prieur, Duclos, Salley et Crébillon fils.

Cependant il est certain que l'Europe entière leur passe à l'un et à l'autre ce qu'ils ne passeroient à personne, et qu'il y a tout à parier que la postérité les verra d'un œil favorable. Ainsi nous sommes aujourd'hui la dupe de plusieurs choses qui nous ont précédées, auxquelles nous donnons des éloges.

Monsieur le prince de Conti, malgré la défense que le Roy avoit faite aux princes d'aller à ses armées en Allemagne, ayant pris la fuite pour se rendre à l'armée de Monsieur de Maillebois qui voloit au secours de Prague, Monsieur le comte de Clermont envoya Monsieur de Coetlogon demander à Madame la duchesse sa mère s'il ne feroit pas bien de prendre aussi la fuite. Madame la duchesse lui répondit simplement : « Monsieur le prince de Conti ne m'a point demandé de conseil. »

Rien n'égale la ridicule vanité de Monsieur de Bellisle que la légèreté de sa tête et la maladresse de son orgueil. Comment s'est-il conduit en Allemagne pour tout ce qui concernoit la guerre (1) ?

(1) 1741-42.

Jamais armée n'a fait une aussi longue marche avec autant de joie, d'ordre et de gaieté que celle de Monsieur de Maillebois, en marchant au secours de Prague. Les soldats demandèrent que l'on doublât les marches et qu'on leur retranchât des séjours. Rien n'est plus honorable pour la nation et n'a plus étonné l'Europe. Les arrangements pour les vivres, pris et exécutés en aussi peu de temps, rendent avec raison cette nation redoutable et sont une preuve des grandes choses que l'ordre peut faire exécuter.

Le cardinal Tencin prouve encore qu'il n'est rien dont on ne vienne à bout quand on l'a bien résolu. Flétri avec raison par des arrêts, il n'en est pas moins ministre. Le reste du chemin pour mettre le comble à son ambition est une bagatelle quand on le compare à celui qu'il a fait.

Il est singulier qu'il y ait des hasards dans la réputation; la maréchale de Villars en est une preuve. Elle a dit souvent qu'elle n'avoit pas à se reprocher d'avoir jamais refusé personne. Cet aveu étoit sincère; cependant elle a joui fort doucement d'une grande considération, et son décompte, tout étendu qu'il puisse être, car elle étoit grande et belle, n'est rien encore en compa-

raison d'une pension que Monsieur le comte de Toulouse lui faisoit et dont elle a joui longtemps après la mort de ce prétendu prince. Ce trait et cette multiplicité d'affaires ne lui ont fait en un mot aucun tort dans le monde, pendant qu'il en est un si grand nombre qui se sont perdues par une seule et misérable affaire.

Rien n'égale, à mon sens, l'action d'un soldat au dernier siége de Philisbourg. On demande un homme de bonne volonté pour aller visiter le fossé d'un ouvrage, et l'on promet vingt louis. Un soldat se présenta, et revint heureusement après avoir essuyé deux mille coups de fusil, et rendit un compte très-exact et très-fidèle de l'état de l'ouvrage, et quand on voulut lui donner les vingt louis, il les refusa. « Que veux-tu donc? lui demanda-t-on. — Faites-moi recevoir grenadier dans mon régiment, répondit-il à l'officier général qui commandoit, car je suis trop petit; sans cela, ils ne me recevront pas. » Je doute qu'il y ait jamais eu une action plus belle, plus désintéressée, et qui marque plus le véritable honneur. La nation françoise en produit tous les jours en ce genre: on les oublie, personne ne les écrit. Ces traits qui font tant d'honneur à l'humanité devroient, ce me semble, être

un peu plus conservés. Je suis sûr que la belle défense que Monsieur de Broglie vient de faire dans Prague nous apprendra des actions belles et généreuses, mais peut-être moins que celle-ci.

Je me souviens que Monsieur de Bellisle, dans le temps de toutes les vilaines affaires qu'il a eues avec Monsieur Leblanc, et qu'il fut déshonoré dans le public, disoit : « Bon! dans ce pays la réputation revient comme la barbe. » Un homme qui pense ainsi est bien dangereux.

Un homme dont la poursuite importunoit une femme lui demandoit, entre autres choses, son portrait; elle lui demanda à la fin le sien. Avec quel transport le fit-il faire! Il le lui apporta avec un enthousiasme et une joie difficiles à rendre. Aussitôt elle le donna à son suisse.

A la Cour on n'est en général amoureux que par politique, jaloux que par grimace, ami qu'en apparence; la pitié y est feinte, la douleur étrangère.

Sur l'air de *Joconde.*

Avez-vous vu sur l'Hélicon
L'une et l'autre Thalie?
L'une est chaussée et l'autre non,
Mais c'est la plus jolie.

Elle a le rire de Vénus,
L'autre est froide et pincée.
Honneur à la belle aux pieds nus!
F..... de la chaussée!

Cette critique de La Chaussée, et que l'on dit, je crois, avec raison, être de Piron, est très-juste, car la comédie n'est point ce qu'il nous donne pour tel.

La maréchale d'Estrées-Gramont passa à Issy dans le commencement de la maladie du cardinal de Fleury, et pour faire sa cour à l'Éminence, elle lui manda que son cœur d'inquiétude en arrivant avoit fait pouf. Il lui fit dire qu'elle étoit bien heureuse que son cœur fît encore pouf, que le sien ne faisoit plus que ouf.

Le cardinal de Fleury mourut enfin, après avoir impatienté tout le monde par une agonie qui ne finissoit point. La plus singulière particularité de sa vie et de sa conduite, c'est le peu d'argent et de bien qu'il a laissé. Il est vrai qu'il a fait un bel établissement à son neveu; mais qui ne l'eût fait à sa place, en se donnant, comme les autres premiers ministres, tout l'argent qu'il auroit désiré? Voici une de ses épitaphes, qui m'a paru la meilleure à cause du second vers qui

peint exactement, et le seul des quatre qui soit de Voltaire :

Sans richesses et sans éclat,
Se bornant au pouvoir suprême,
Il n'a vécu que pour lui-même
Et meurt pour le bien de l'Etat.

Le Père Neuville fit l'oraison funèbre du Cardinal ; elle ne réussit pas, et dans le nombre des vers que l'on fit contre le jésuite, en voici un morceau :

Neuville, ton panégyrique,
Quoique peu véridique,
De l'auditeur fut approuvé
Grâce à ta volubilité.
Mais pourquoi souffrir qu'on l'imprime ?
Le pas étoit trop délicat.
Lorsque le héros est un fat,
Tout éloge est réputé crime.

Le Roy fit plaisir à tout le monde en prenant le gouvernement de ses affaires. Dieu veuille que cela dure ! On craignoit beaucoup que le Tencin ne devînt premier ministre, aussi l'on fut très-content de le voir exclu. On fit, entre autres pièces diaboliques, ces vers :

Qui jamais eût cru qu'à Moïse
Tencin dût être comparé ?
Ils ont vu la terre promise,
Aucun des deux n'y est entré.

Le Chauvelin écrivit une lettre au Roy qu'il reçut le lendemain de la mort du Cardinal ; elle étoit remplie d'invectives et de reproches contre celui-ci. Cette sottise, la plus complète qu'il pût faire, le fit renvoyer de Bourges à Issoire en Auvergne. Cet homme, quoi qu'on en ait dit, n'a jamais eu d'esprit. Il n'a été qu'un grand travailleur, et jamais personne n'a allié autant que lui l'avarice à l'ambition ; c'est aussi ce qui l'a perdu.

Madame la duchesse mère ayant dit plusieurs fois à Mademoiselle de Conti, sa petite-fille, qu'elle pouvoit se promener dans le jardin avec Mademoiselle de La Guiche et autres jeunes personnes de son âge, Mademoiselle de Conti ne remuoit point. Madame la duchesse, se doutant que la sévérité de sa mère étoit la cause de l'indifférence de la jeune personne, dit à sa mère : « Je ne vous ai point élevée comme cela, vous.— C'est à cause de cela, Madame, » lui répondit Madame la princesse de Conti.

Rien n'est aussi cruel que l'affaire que nous avons eue sur le Mein, avec les Anglois. Ils étoient au moment, à la minute de nous laisser leur bagage, leur artillerie et leurs chevaux. Le duc de Gramont, par une ambition accompa-

gnée de sottise et de peu de jugement, les attaque avec huit mille hommes. L'infanterie ne fait pas bien, l'infâme régiment des Gardes fait encore plus mal (1). Ainsi la sotte ambition d'un homme fait perdre à la France un de ses plus brillants avantages et met une partie du pays en deuil. On ne punit rien; un vaudeville sera peut-être le seul reproche et le seul remords qu'aura le grand général :

SUR LA *Marche française.*

Monsieur de Gramont, qui ne craint point l'affront,
S'en va trouver l'Anglois sans rime ni raison,
Mais l'Anglois, qui se fout de Monsieur de Gramont,
Lui casse sur le dos son prétendu bâton.

(1) Bataille de Dettingen, 1743. Le duc de Gramont était colonel des Gardes françaises.

HISTOIRE

DE

M. GUILLAUME

COCHER

PRÉFACE

—

M. GUILLAUME AU PUBLIC

Monsieur le Public, vous allez être bien étonné de ce qu'un homme de mon acabit prend la plume en main pour vous faire participant de bien des drôleries qu'il a vues sur le pavé de Paris, où il peut dire, sans vanité, qu'il a roulé autant qu'un homme du monde qu'il y ait.

Quoique je sois, à cette heure, un bon bourgeois d'auprès de Paris, cela n'empêche pas que je ne me souvienne toujours bien que j'ai été cocher de place, après de remise; ensuite j'ai mené un petit-maître

que j'ai planté là pour les chevaux d'une brave dame qui m'a fait ce que je suis au jour d'aujourd'hui.

Dans ces quatre conditions-là, j'ai vu bien des choses, comme je vous disois tout à l'heure, ce qui fait que je me suis mis à rêver en moi-même comment je m'y prendrois pour coucher ça par écrit.

Je n'ai pas bien la plume en main, à cause du fouet d'autrefois qui me l'a corrompue; mais quand j'aurai écrit ce que j'ai envie d'écrire, je le ferai récrire par un écrivain des Charniers, que je connois du temps que j'étois à la Ferronnerie.

Je sais ce que je vas vous dire pour en avoir vu plus de la moitié de mes propres yeux, moi qui vous parle, quand je menois l'équipage.

Les gens qui vont dans un fiacre tout partout où ils veulent aller ne prennent pas garde à lui; ça fait qu'on ne se cache

pas de certaines choses qu'on ne feroit pas devant le monde.

Mais comme il y a très-bien de ces affaires-là que je sais, je n'étois pas mal embarrassé par qui commencer, et puis ça auroit fait tout drès d'abord un trop gros livre. Je me suis avisé, avec l'écrivain duquel je vous ai parlé, qu'il falloit, pour ne pas faire d'embarras, vous en couler quatre l'une après l'autre.

Premièrement, d'abord et d'un, je commencerai par l'histoire de Mamzelle Godiche, qui lui est arrivée, dans le temps que j'étois à la rue Mazarine, à la Glacière, à Chaillot, avec le fils d'un marchand de la Porte Paris.

Par après, je vous lâcherai l'affaire de la femme de ce notaire avec un gros commis de la douane, à la foire Saint-Laurent, quand j'étois remisier.

Pour ce qui est de la troisième, ce sera

l'histoire de M. le chevalier Brillantin, qui ne m'a jamais payé mes gages qu'à coups de plat d'épée, pendant que j'ai mené sa diligence.

Et en fin finale vous aurez celle de Madame Allain, ma bonne maîtresse, qui m'a laissé de quoi vivre, avec monsieur l'abbé Evrard, duquel elle vit son bec-jaune, comme vous le verrez vous-même à la fin du présent livre.

Par ainsi, ça f'ra quatre aventures d'amourettes. Si celles-là vous plaisent à lire, je vous en détacherai encore d'autres, qui ne seront pas moins chenues.

—

HISTOIRE

DE

M. GUILLAUME

COCHER

—

HISTOIRE & AVENTURE
de Mamzelle Godiche la coëffeuse

Comme j'étois un jour de l'après-dînée à attendre le chaland à la Mazarine, voilà que je vois qui vient à moi une petite jeune demoiselle bien gentille, qui me demande : Mon ami, qu'est-ce que vous me prendrez pour me mener au Pont-Tournant? — Mamzelle, ce lui fis-je, vous êtes raisonnable. — Oh! point du tout, ce fit-elle, je veux faire marché. — Eh bien! vous me donnerez vingt-quatre sols, la pièce toute ronde..... — Oui-dà, qu'il est gentil

avec ses vingt-quatre sols ! Il n'y a qu'un pas. Je vous en donnerai douze : tenez, j'en mettrai quinze ; si vous ne voulez pas, je prendrai une brouette... — Allons, Mamzelle, montez. Vous donnerez de quoi boire... — Oh ! pour cela, ne vous y attendez pas : c'est bien assez..... Eh mais ! dites donc, l'homme, tirez vos vitres ; il fait tout plein du vent (il ne souffloit pas), cela me défriseroit, et ma tante croiroit que j'ai été je ne sais où.

Je tire mes glaces de bois, et nous voilà partis.

Tout vis-à-vis des Théatins, v'là-t-il pas qu'une glace tombe dans la coulisse de la portière, et j'entends : Cocher, cocher, relevez donc votre machine qui est tombée !

Pendant que je la relève, il passe par là un petit monsieur qui regarde dans ma voiture, et qui dit tout d'abord : Ha ! ha ! c'est Mamzelle Godiche ! eh ! mon dieu ! où allez-vous donc comme cela toute seule ? — Monsieur, je vais où je vais ; ce n'est

pas là vos affaires, répondit-elle. — Ah! pour cela, reprit-il, vous avez raison ; mais vous sentez fort, Mademoiselle, qu'une demoiselle comme vous, qui va dans un fiacre l'après-midi, toute seule, ne va pas coëffer des dames à cette heure. — C'est ce qui vous trompe, Monsieur Galonnet, répliqua Godiche; et cela est si vrai, que voilà un bonnet que je ne fais que de monter, pour le porter à une dame, pour aller au paradis de l'Opéra.

A la vérité, la petite futée tire de dedans sa robe un escoffion qui étoit dessous, et le monsieur, le voyant, tire une révérence en riant, et s'en va.

Pour cela, dit Mademoiselle Godiche, après qu'il fut parti, les hommes sont bien curieux ! Aussi, pourquoi votre chose ne ferme-t-elle pas bien ? C'est le fils d'un tailleur de notre montée, qui ne va pas manquer de l'aller dire partout. C'est la plus mauvaise langue du quartier, et ses bégueules de sœurs aussi : parce qu'on se

met un peu plus proprement qu'eux tous, il semble qu'on soit une je ne sais qui. Il faut que je sois bien malheureuse de l'avoir rencontré là ! Tenez, voilà vos quinze sols ; je ne veux plus aller dans votre vilain carrosse. Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qu'on va dire ? Si ma tante sait cela, je suis perdue ! Eh bien ! vous voilà comme une bûche de bois, me dit-elle, à moi qui l'écoutois sans mot dire ; allez donc où je vous ai dit, il en arrivera ce qui pourra : il faut bien que je porte ma coëffure, une fois ; cette dame m'attend : dépêchez-vous donc.

Nous voilà allés. Nous arrivons au Pont-Tournant, où il n'y avoit non plus de dame à sa toilette que dans le creux de ma main. Mamzelle Godiche regarde à droite, à gauche, et tout partout. A la fin, elle me dit : Mon ami, voulez-vous que je reste dans votre carrosse jusqu'à ce qu'un de mes cousins, qui doit me mener quelque part, quand j'aurai été chez cette dame, soit venu ? Je vous donnerai quelque chose pour

cela. — Volontiers, lui dis-je, Mademoiselle; car j'avois pris de l'affection pour elle, et puis j'étois bien aise de voir son cousin, que je me doutois bien qui ne l'étoit pas plus que moi.

Au bout d'un gros quart d'heure, je vois venir un grand jeune homme, qui vient dare, dare, du côté de la porte Saint-Honoré. Je le montre à Mamzelle Godiche : N'est-ce pas là votre cousin ? — Eh ! oui vraiment ! appelez-le, car il ne sait pas que je suis en carrosse. Je cours après le cousin, qui s'en alloit enfiler le chemin de Chaillot, et je lui dis : Monsieur, il y a là Mamzelle votre cousine Godiche qui voudroit vous parler un mot. Aussitôt après m'avoir dit grand merci, il s'en court à mon carrosse, monte dedans, et voilà mes gens à chuchoter comme des pies borgnesses, pendant longtemps. A la fin, ils me disent que je les mène dans quelque bon cabaret de ma connoissance, et que je serai bien content d'eux, si je veux les attendre pour les ra-

mener à Paris quand ils auront mangé une salade. En même temps le monsieur, pour me faire voir que c'est de bon franc jeu, me coule dans la main une roue de derrière, à compte.

Je leur proposa de les mener chez la veuve Trophée, à l'entrée du Cours; mais ils trouvèrent que c'étoit trop près du soleil. Je leur parla ensuite de la Glacière à Chaillot, ou de Madame Liard au Roule; mais ils aimèrent mieux la Glacière, où je les débarqua en peu de temps.

Comme je me doutois bien du cousinage que c'étoit, je fis signe à la maîtresse, qui entends le jars autant qu'il se puisse, et elle les fit mettre dans un petit cabinet en bas sur le jardin.

Pour ce qui est de moi, je vous range mon carrosse, et comme il y avoit bien des écots, j'ôte les coussins, que la maîtresse du cabaret va porter dans la chambre où étoit mon monde, afin que personne ne les prenne.

Au bout d'environ près de deux heures, mamzelle Godiche eut envie de prendre l'air dans le jardin; son cousin y vint avec elle, et ils se mettent à regarder danser. Pendant ce temps-là, j'étois avec deux de mes amis de ma connoissance, dont il y en a un soldat des petits corps, et nous buvions une pinte de vin, en mangeant le reste d'une fricassée de poulets, que le cousin et la cousine m'avoient donné dans le jardin avec de la salade qui restoit, de façon que nous ne faisions pas si mauvaise chère.

Comme nous n'étions pas bien loin de la danse, je vis que l'on venoit prier mamzelle Godiche pour un menuet; ensuite elle prit son cousin, et ils se mettent à danser ensemble fort gentiment.

Dans le temps qu'ils n'y prenoient pas garde, à cause de la danse, voilà M. Galonnet qui arrive avec deux autres, et deux demoiselles. D'abord, une de ces demoiselles lui dit, comme ils passoient auprè de nous : Tiens, mon frère, la voilà

qui danse avec son amant de l'Aulne. — Ah! la petite chienne, répond-il, je m'en suis bien douté; quand j'aurai bu un coup, j'irai la prier à mon tour.

Ce qui fut dit fut fait : c'te pauvre mamzelle Godiche devint toute blême, et M. de l'Aulne tout pâle, quand M. Galonnet la voulut prendre pour danser, bien poliment, le chapeau d'une main et un gant blanc dans l'autre.

Je voyois bien qu'elle avoit envie de le refuser, mais je vis bien aussi qu'elle n'osoit pas, parce qu'elle avoit dansé avec un autre, et que ça auroit pu faire du bruit, comme M. Galonnet ne demandoit pas mieux, à sa mine, d'autant plus que cela ne se fait pas, parce que c'est un affront qu'on boit en plein cabaret.

Avec tout cela, elle danse ni plus ni moins que si elle avoit été bien aise. Et pour faire voir à M. Galonnet qu'elle ne se soucioit guère de lui, elle reprit M. de l'Aulne, au lieu d'un de ceux qui étoient

arrivés avec lui, qui étoient deux garçons tailleurs, comme ça se pratique envers les nouveaux venus, qui n'ont pas encore dansé.

Les demoiselles qui étoient venues avec M. Galonnet, dont l'une qui avoit le visage comme un verre à bière, étoit sa sœur, et l'autre qui étoit bancale, s'étoient mises à une table auprès de la nôtre. Et j'entendois que la grêlée disoit, en parlant de mamzelle Godiche : Pour cela, il faut que cette petite créature-là soit bien effrontée, de venir toute seule avec son amant dans un cabaret; je n'y viendrois pas moi, pour je ne sais pas quoi, devant tout le monde, comme elle le fait. — Oh! dame, dit la bancale, c'est qu'elle est bien aise de faire voir sa belle robe de satin sur fil, qui, je crois, ne lui coûte guère. — Bon, répond l'autre, je parie que c'est ce nigaud de de l'Aulne qui aura volé cela chez son père. Il vouloit autrefois m'en conter; mais il a bien vu qu'il n'avoit pas affaire à une Godiche; en vé-

rité, il convient bien à une petite souillon comme elle de porter une robe garnie avec un mantelet à coqueluchon. Je n'en porte pas, moi, et si je suis pourtant fille d'un maître tailleur, qui est le principal locataire de notre maison; et puis, avec ce que je gagne de ma couture, il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir si je voulois; mais c'est qu'il n'y a que ces gens-là d'heureux. Mon cher père a bien envie de mettre tout ce train-là dehors; aussi bien sa tante ne paye pas trop bien son terme. Oh! mais, tiens, regarde donc, Gogo, dit-elle tout de suite, comme elle se déhanche en dansant! ne diroit-on pas d'une fille d'Opéra? — Ah! pour cela, dit l'autre, je serois bien fâchée de danser comme elle; tu sais bien, Babet, la dernière fois que nous étions au Gros-Caillou; eh bien! est-ce que je dansois avec des contorsions pareilles? et si pourtant je n'ai jamais appris. — Pour moi, dit Babet, défunt ma chère mère m'a fait apprendre, pendant plus de trois mois, par le maître de

ballets de M. Colin, de la Foire, à qui l'on donnoit, vraiment, trente bons sols par mois, en arrière de mon cher père; on lui disoit que c'étoit un ami de mon frère, qui nous montroit pour rien. Ce monsieur-là nous faisoit entrer quelquefois, les fêtes et les dimanches, dans le jeu de M. Colin, qu'il ne nous en coûtoit rien, à ma sœur Gothon et à moi; eh bien! il y avoit là des filles qui dansoient tout comme Godiche, sur le théâtre. Fi! que c'est vilain pour une honnête fille! aussi je regarde cela comme la boue de mes souliers. Va, va, n'aie pas peur que je la salue jamais la première. — Oh! mais, dit Gogo pendant que Babet reprenoit son vent, c'est que, comme elle est un peu gentille, cela s'imagine... — Qu'appelez-vous donc gentille, mamzelle? reprit vitement Babet, au risque d'étouffer. Pardi! tu es encore une belle connoisseuse de chat! Est-ce parce qu'elle a de grands yeux noirs? Oh! c'est que tu n'as pas vu qu'on diroit qu'elle louche. Si je voulois mettre de la

petite boîte, est-ce que je n'aurois pas de la couleur comme elle ? Tiens, Gogo, ne me parle pas de ces petits nez retroussés; et puis, elle se pince toujours la bouche; sans cela seroit-elle si petite ? Godiche n'est pas mal faite, faut tout dire; mais elle n'est pas si grande que moi. As-tu vu comme elle s'habille court ? — Oh ! voilà ce que je ne saurois souffrir, dit brusquement la bancale, rien n'est plus vilain. — Est-ce que tu ne vois pas que c'est pour faire voir ses fuseaux de jambes, reprit Babet, et un pied qu'on croiroit qu'elle va tomber à chaque bout de champ ? — Tout cela est vrai, dit Gogo, qui y alloit plus à la franquette; mais cela n'empêche pas que ces messieurs ne lui fassent les yeux doux. Et puis elle a peut-être de l'esprit ? — Ah ! c'est là où je t'attends, avec ton esprit; ce n'est qu'une étourdie, et sans quelques petits mots de broustilles que ces vilains hommes aiment à entendre dire à une fille, elle seroit plus bête qu'un pot, qu'une cruche. Oh ! je

t'assure qu'avec toute ma grêle je ne me donnerois pas pour elle, ajouta Babet, en se redressant dans son corps; et puis tout de suite : Mon Dieu! peut-on être décolletée comme cela! C'est pour faire voir sa belle carcasse; je serois bien fâchée de me débrailler comme elle, et si, sans vanité..... Mais ne parlons plus de cette petite bégueule-là; j'aurois pourtant bien envie de lui dire son fait.

Mamzelle Godiche, ayant dansé tout son bien aise, s'en alloit avec M. de l'Aulne dans leur chambre; mais il falloit passer par-devant Babet, qui, pour commencer la dispute qu'elle vouloit lui chercher, lui dit en passant, et si pourtant elle ne vouloit pas la saluer la première : Bonjour, mamzelle Godiche, comment vous portez-vous?... — A votre service, mamzelle Babet..... vous voilà donc ici?..... — Vous voyez, mamzelle, tout aussi bien que vous..... — J'en suis bien aise..... Cela me fait plaisir. — Vous avez là une robe d'un

joli goût, dit la couturière. — Et la vôtre, répond la coëffeuse, elle me paroît bien choisie. N'est-ce pas de ces petites étoffes à cinquante sols? Pour moi, la mienne me coûte trois livres cinq sols, et à bien marchander encore. — Oh! dame, tout le monde ne peut pas en avoir de si belles que mamzelle Godiche, dit Babet, en riant du bout des dents, comme saint Médard. — J'en fais faire une de taffetas; si vous n'aviez pas eu tant d'ouvrage, mamzelle Galonnet, je vous l'aurois donnée à faire. — Oh! je ne suis pas assez fameuse couturière pour une demoiselle comme vous. — Bon! vous voulez badiner; puisque je monte vos bonnets, vous pouvez bien faire mes robes. — Vous ne m'en avez guère monté, toujours. — Cela vous plaît à dire, à telles enseignes que vous m'en devez encore deux ou trois. — Moi, je vous dois des montures de bonnets? Allez, allez, mamzelle, songez plutôt à payer à mon cher père votre terme de sept livres dix sols.

— Cela sera à compte, mamzelle, cela sera à compte. — Vous feriez bien mieux de payer vos dettes, que de porter la robe garnie et le mantelet. — Allez, mamzelle, ce n'est pas à vos dépens. — Vraiment, si on ne vous en donnoit pas, où les prendriez-vous ? Ce n'est pas à monter des bonnets qu'on gagne tant. — C'est que vous n'avez pas assez de mérite pour en gagner. — Je serois bien fâchée de l'avoir comme vous, bonne petite hardie ! — C'est vous qui êtes une effrontée !

Ma bourgeoise n'eut pas plus tôt lâché la parole, que Babet Galonnet qui la trouva tout juste au bout de son bras, vous lui couvrit la joue d'une giroflée à cinq feuilles, qui claqua comme mon fouet.

Tout le monde qui étoit là nous demeurons comme des statues; il n'y eut que M. de l'Aulne qui dit à Babet : En vérité, mamzelle, ce que vous faites là ne se fait pas, et si ce n'étoit que vous êtes une fille, je vous ferois bien voir... — Que vous êtes

sot ! mon petit monsieur, répondit la couturière ; allez, allez, j'avertirai votre père que vous le volez pour dépenser votre argent avec des créatures.

Jusque-là, mamzelle Godiche s'en étoit prise à ses yeux du soufflet de sa joue ; mais quand elle se vit appeler créature, elle montra à la grêlée qu'elle avoit la langue bien pendue ; elle se mit à vous lui dégoiser les dix-sept péchés mortels ; en sorte que la couturasse se jette sur elle, lui arrache son morillon plus vite que le vent, et le trépigne aux pieds, dans de l'eau qui étoit par terre, en sorte qu'il n'étoit que de boue et de crachat.

Elle veut après lui sauter aux yeux, car je voyois bien qu'elle avoit envie de défigurer sa physionomie, qui n'étoit pas grêlée comme la sienne ; mais M. de l'Aulne se fit égratigner à la place de sa cousine de vendange.

Pendant ce temps-là, le petit Galonnet et ses camarades avoient quitté une con-

tredanse pour venir voir ce que c'étoit, et comme il vit M. de l'Aulne qui tenoit sa sœur par les mains, pendant qu'elle lui donnoit des coups de souliers sur les guibons, il se mit dans la tête qu'il la battoit, en sorte que pour l'en empêcher les trois tailleurs se mettent à vous lui rabattre les coutures, pendant que mamzelle Godiche faisoit des cris de Merlusine.

Oh! dame, quand je vis cela, je ne fus ni fou, ni étourdi; je dis à mes amis : Ne laissons pas sabouler nos bourgeois. Ils ne demandoient pas mieux; par ainsi, nous tombons sur les mangeurs de prunes, que c'étoit comme une petite bénédiction.

Notre soldat avoit tiré sa guinderelle, l'autre étoit un rude cannier, et moi, avec mon fouet, nous donnions sur les tronches et les tirelires, pendant qu'ils se défendoient avec les tabourets du jardin. J'avois donné un fier coup du gros bout de mon fouet sur les apôtres, à un qui vouloit me prendre par les douillets; mais je vous le plaque à

plate terre, comme une grenouille, qui ne remuoit ni pied ni patte.

En fin finale pourtant, on nous sépare à la fin, et qui eut l'œil poché au beurre noir, c'étoit pour son compte.

Pendant la batterie, mon bourgeois et ma bourgeoise étoient retournés dans leur chambre, où nous allons leur dire qu'ils ne craignent rien, parce que nous sommes bons pour tous les piquepoux.

Mamzelle Godiche pleuroit comme si elle avoit perdu tous ses parens, et son cousin la consoloit. Il nous fit avaler plus de la moitié d'une bouteille à quinze, qui n'en valoit pas six, comme c'est la coutume.

Il n'y avoit pas moyen que mamzelle Godiche pût remettre son tortillon, qui n'étoit que de boue, mais elle s'atintela bien proprement avec celui de cette dame du Pont-Tournant, en sorte qu'il n'y paroissoit pas.

Comme elle étoit toute honteuse, nous attendons que la cohue fût passée, et puis elle

avoit peur de la grêlée, qui lui avoit dit qu'elle n'en étoit pas encore quitte, et que sa tante le sauroit, pas plus tard qu'à ce soir.

Sur les dix heures du soir, je mets mes chevaux et mes coussins, et nous allons grand train dans la rue des Cordeliers, où demeuroit Godiche. Mes camarades étoient à côté de moi; puis je remène M. de l'Aulne à la Porte Paris, où il me donne encore un gros écu, et vingt-quatre sols pour le rogome, que nous lavons chez M. de Capelain.

Il y a bien apparence que la tante de mamzelle Godiche lui aura chanté le *te Deon* raboteux, mais il paroît qu'elle s'est fichée de ça, car je l'ai vue, du depuis, sur le pied françois, et je l'ai menée bien souvent avec des plumets galonnés.

Elle m'a bien reconnu depuis ce temps-là, et j'avois toujours pour boire avec elle, car quoiqu'elle fût avec des gens du haut style, elle n'en étoit pas plus fière envers mon égard.

HISTOIRE

De M. Bordereau, commis à la douane, avec Madame Minutin.

M. Périgord, mon pays, pour qui je menois le carosse, étant mort, sa veuve se défit de tout, de sorte que me voilà sur le pavé. J'alla me proposer à un de mes amis, qui louoit des remises dans la rue des Vieux-Augustins. Comme j'avois un bon habit sur le corps, il me donna un équipage à mener. J'allois, tous les jours l'après-dînée, prendre M. Bordereau, qui étoit un des gros de la douane, chez lui, pour le mener tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et presque toujours avec des dames que ce n'étoit pas de la guenille.

Un jour, je le mène au bout du cul-de-

sac de l'Orangerie, d'où il entre dans les Tuileries, et nous restons à jaser, son laquais et moi, de choses et d'autres, et comme il me disoit souvent les tenans et aboutissans des maîtresses de son maître qui en avoit tous les jours de nouvelles, je lui demandai s'il connoissoit celle que nous venions chercher, et où je la mènerois. Je n'en sais, ma foi, rien, répondit La Fleur (c'étoit son nom) : tout ce que je sais, c'est qu'il est venu ce matin une espèce de femme de chambre qui a été longtemps avec lui, et qui lui a dit, en sortant, que sa maîtresse se trouveroit aux Tuileries sur les quatre heures du soir.

A peine La Fleur avoit-il fini, que nous voyons M. Bordereau avec deux dames qui le suivoient, dont La Fleur en reconnut une pour la femme de chambre de ce matin.

Quand ils sont dans l'équipage, ils ne savent où aller. A la fin pourtant, c'est à la foire Saint-Laurent où je les débarque.

Après que le laquais les a conduits dans le jeu de l'Opéra-Comique, il vient me retrouver; je me range, et donne mes chevaux à garder; de là nous allons tous les deux nous promener et boire un coup dans la foire.

Quand le jeu est prêt à finir, La Fleur va trouver son maître, et moi mes chevaux; puis il vient me redire après que je ne m'impatiente pas, parce que M. Bordereau va souper avec sa compagnie chez Dubois; je redonne encore mes chevaux à garder, et je vas le retrouver dans ledit endroit, parce que là ce n'est pas la manière que les laquais servent à table.

Nous nous attendions bien, La Fleur et moi, à souper des restes, quand ils seroient au dessert; mais nous manquâmes de faire des croix de Malte, comme vous allez voir.

Madame Dubois avoit mis M. Bordereau et ces dames dans une salle à rideaux au fond du jardin; on apporte le souper, et

nos gens faisoient bonne chère, quand voilà qu'il arrive un milord d'Angleterre avec Mademoiselle Tonton de l'Opéra-Comique, une de ses amies, et un bourgeois de leur compagnie, vêtu de noir. Tout cela demande aussi à souper, et on les campe dans un petit cabinet vitré, à l'entrée du jardin.

En attendant les restes pour souper, nous nous amusions, La Fleur et moi, à creuser une bouteille de vin sur le compte de notre bourgeois, dans un cabinet auprès de la salle, et dans ce temps-là M. Bordereau et Mademoiselle Tonton, qui avoient envie de quelque chose, sortent chacun de leur endroit, pour aller dans un coin, de sorte qu'ils se rencontrent nez à nez, au beau clair de la lune.

La Fleur m'avoit dit, en voyant entrer Mademoiselle Tonton, que son maître l'avoit eue de louage, mais qu'il l'avoit quittée, à cause qu'elle le menoit un train chasse.

Mademoiselle Tonton reconnoît tout d'un coup mon bourgeois, et elle lui dit, de façon que nous l'entendions : Ah! ah! c'est vous, Monsieur Bordereau. Eh mais! vous n'êtes pas ici tout seul! Vous y soupez donc? C'est fort bien fait à vous. Laquelle de nos sœurs est de la partie? car vous êtes un coureur de biches. — Je n'en connois point, Mademoiselle, depuis que je ne cours plus après vous. — Vous êtes un insolent, mon gros ami, répliqua l'autre, et peu s'en faut que, pour payer l'insulte que vous me faites, je ne vous fasse donner une volée de coups de bâton. — Vous avez donc là quelque faraud? dit M. Bordereau. — Oui, oui, j'en ai, petit faquin de commis, et tu le vas voir. Alors elle se mit à crier à pleine tête : A moi, milord, à moi! on m'insulte!

Tout aussitôt voilà le milord, l'autre fille et ce monsieur qui accourent pour voir ce que c'est. Vengez-nous, milord, dit Tonton, d'un misérable caissier qui ose me traiter comme une malheureuse, et vous

comme un gredin. Allons donc, milord, disoit-elle, en le poussant, et voyant qu'il ne se mouvoit guère, donnez-lui vingt coups de barre!

Vous êtes un sot, dit tranquillement l'Anglois à M. Bordereau. Il alloit s'en aller après cela; mais Mademoiselle Tonton le retint, en lui disant: Comment! milord, est-ce ainsi que vous soutenez la réputation des dames? — Que voulez-vous que je fasse, mamzelle? lui dit-il; quand j'aurai coupé son visage à cet homme, vous serez toujours une danseuse de l'Opéra-Comique.

Tonton alloit lui répondre sur le bon ton, quand nous entendons un bacanal du diable dans la salle, où l'on cassoit les bouteilles, les verres, et qu'on faisoit voler les plats dans le jardin. C'étoit l'habillé de noir qui faisoit tapage, à cause qu'il étoit le mari de la dame de mon bourgeois. On entre comme il donnoit des coups de pied au cul, et des noms qui n'étoient ni beaux

ni honnêtes, à la chambrière de sa femme, qui chioit des yeux dans un coin.

Cette querelle-là fit cesser l'autre.

Cela est plaisant, dit Tonton, qui ne pensoit plus à son affront; comment! monsieur Minutin, les femmes de notaires courent donc le marché des filles du monde?

Ce mot-là fit élever le mari comme une soupe au lait; il vouloit se jeter sur sa femme; mais M. et Madame Dubois, qui avoient peur du scandale à cause de la police, se jettent sur lui, et vous le prennent à brasse-corps, qu'il ne pouvoit plus que remuer la langue, qui disoit les plus belles choses du monde.

A la fin, pourtant, il s'apaise petit à petit, parce que Madame Dubois lui remontre en douceur qu'il a tort encore plus que sa femme, qui n'étoit là que pour la première fois, tandis qu'il y venoit tous les jours avec le tiers et le quart.

Pour toute conclusion du bacanal, on

rapporte du vin, et on fait boire l'homme et la femme pour les repatrier ensemble. M. Bordereau dit son nom à M. Minutin, et offre de lui faire plaisir à la douane et ailleurs, quand il aura besoin de son coffre-fort. Ne prenez point d'ombrage de tout ceci, Monsieur Minutin, dit mon bourgeois; car, en vérité, il n'y a pas de mal. J'ai vu avant-hier Madame votre épouse, pour la première fois, par hasard, à la comédie; nous avons parlé de l'Opéra-Comique, et elle m'a fait l'honneur d'en accepter une partie. J'ai eu toutes les peines du monde à lui faire agréer le souper que vous avez jeté par terre, mais il en faut commander un autre, car apparemment vous avez faim. — Oh! point du tout, Monsieur, dit le notaire; mais c'est qu'en vérité, si on vient à savoir cela, je suis tout à fait perdu dans le corps. — N'ayez pas peur, allez, Monsieur, dit Madame Dubois; je ferai en sorte que Mademoiselle Tonton et sa camarade n'en parlent point. Je sais comment je m'y

prendrai pour les faire taire ; à l'égard du milord, c'est un baragouineux qu'on ne croira pas, quand une femme comme moi parlera tout au contraire de lui.

Le milord et les deux filles étoient déjà entrés dans le cabinet, sans s'embarrasser du notaire, quand ils avoient vu que le grabuge s'apaisoit, et Mademoiselle Tonton, qui n'avoit non plus de fiel qu'un pigeon, trouvoit que le souper de quatre étoit excellent pour trois.

Le nouveau souper venu, on se mit à table ; et comme il n'y avoit plus rien à dire en particulier, La Fleur et moi on nous fit servir, et c'est là que s'est fait la conversation et l'accommodement que vous allez voir.

J'avois écrit cela, comme le reste, à ma manière ; mais comme chacun parloit à son tour, cela faisoit un embrouillamini de dit-il, répondit-il, répliqua-t-il, ajouta-t-il, continua-t-il, de façon que je n'y connoissois rien moi-même ; cela m'embarrassoit beau-

coup; mais mon écrivain du Charnier m'a donné une ouverture pour éviter l'embrouille : c'est de coucher sur le papier ce discours-là par demandes et par réponses, tout comme quand on vous parle à la comédie, et c'est ce que je vais faire; retenez bien seulement qu'ils ne sont que trois qui parlent, parce que la chambrière, La Fleur et moi, nous écoutons sans souffler le mot.

Voilà comme cela a commencé par M. Bordereau.

M. Bordereau. En vérité, Monsieur Minutin, je suis charmé d'avoir fait la connoissance d'un homme comme vous; je me ferai toujours un vrai plaisir de vous obliger.

M. Minutin. Monsieur, vous me faites bien de l'honneur; j'accepte, de tout mon cœur, vos offres de service. Le temps est si dur, qu'on ne peut se soutenir sans le secours de ses amis, et surtout dans nos charges; c'est pourquoi nous voyons tant de mes confrères faire la culbute.

M. BORDEREAU. Cela est vrai, au moins, ce que vous dites, Monsieur Minutin; mais aussi on dit que vous le prenez sur un ton si haut.....

M. MINUTIN. Comment voulez-vous faire autrement? Ne faut-il pas soutenir noblesse? Savez-vous ce qui nous tue? C'est la dépense de nos femmes.

Madame MINUTIN. Mon petit nez, je ne dois pas être comprise dans le nombre.

M. MINUTIN. Tout comme une autre, Madame Minutin, tout comme une autre.

Madame MINUTIN. Voudriez-vous que j'allasse comme une procureuse?

M. BORDEREAU. Fi donc!

M. MINUTIN. Il faut aller selon son état; il semble que vous ne vous souveniez plus de ce que nous avons été.

M. BORDEREAU. Je serois bien aise de savoir cela, si cela ne vous faisoit point de peine.

M. MINUTIN. Point du tout; je ne suis

point de ces gens qui cachent ce qu'ils ont été, après avoir fait fortune.

M. BORDEREAU. Cela est bien glorieux pour vous. Pardi, contez-nous donc un peu votre histoire, Monsieur Minutin ; je parierois cent pistoles qu'elle nous feroit rire.

M. MINUTIN. A la bonne heure; je vais donc vous exposer.....

Madame MINUTIN. Non, non, laissez-moi exposer à monsieur.....

M. BORDEREAU. Oui, je crois que ce sera plus drôle, de la part de madame.

M. MINUTIN. Il faut donc la laisser jouir de ses priviléges, au désir de la coutume de Paris.

M. BORDEREAU. Je vous aime de cette humeur, Monsieur Minutin... Je crois que nous ferons de bonnes affaires ensemble; car je suis quelquefois un croustilleux corps, tel que vous me voyez. Allons, à nos santés! aussi bien, c'est trop parler sans boire. Du vin, comme de l'eau! Commencez, Ma-

dame, s'il vous plaît; j'écoute de toutes mes oreilles.

Madame MINUTIN. C'est au hasard que nous devons notre fortune : avant mon mariage, je n'étois qu'une simple grisette, fille de boutique chez une marchande de modes de la rue Saint-Honoré. J'ai, comme vous voyez, un visage assez mettable; c'étoit toute ma ressource. M. Minutin était alors chancelier de la basoche. Fille de boutique et clerc font volontiers connoissance. A la première vue de monsieur, l'amour fit évanouir les espéranees de fortune que j'avois, fondées sur mes attraits. Tous deux libres, et n'ayant à rendre compte de nos actions à personne, nous nous crûmes en droit de disposer pleinement de nous. Je plantai là ma marchande, il fit banqueroute à la basoche, et le Port-à-l'Anglois vit allumer le flambeau de notre hyménée.

M. BORDEREAU. C'étoit, ma foi, bien s'y prendre.

Madame MINUTIN. Les agréments dont nous étions, pour ainsi dire, pétris l'un et l'autre, ne nous faisoient pas vivre plus à l'aise.

M. BORDEREAU. Cela se peut-il?

M. MINUTIN. Rien n'est plus certain.

M. BORDEREAU. Si je vous avois connu dans ce temps-là, vous n'auriez pas été si en peine; je vous aurois fait avoir une belle et bonne commission, et vous seriez peut-être comme moi à présent. Je n'ai pourtant jamais été marié; mais c'est que je me suis poussé d'un autre côté.

M. MINUTIN. J'étois trop jaloux de ma femme pour en faire une ressource; j'eus recours aux expédients; quelques-uns me réussirent, d'autres me manquèrent. Je me fis enfin solliciteur de procès. Un usurier se réfugia chez moi, avec ses larcins; je les recueillis l'un et l'autre : on instruisoit le procès du fugitif, quand une voisine babillarde le décela. La justice se transporta dans mon domicile, s'empara de l'homme,

et me laissa les effets. L'accusé mourut en prison, et comme, à sa mort, il avoit gardé le *tacet,* je me trouvai habile à succéder.

M. BORDEREAU. Ah ! ah ! il est bon là ; c'étoit un modèle de conduite pour les dépôts.

M. MINUTIN. Ma femme ayant toujours eu de l'ambition, pour la satisfaire, j'entrai dans le corps brillant des notaires de Paris.

M. BORDEREAU. Que cela est louable !

M. MINUTIN. Oui, mais elle me ruine par une dépense excessive. Considérez son vêtement ; est-ce celui d'une bourgeoise ?

Madame MINUTIN. Ah ! je demande réparation pour le corps.

M. BORDEREAU. Bon, on en a bien besoin ; est-ce qu'on ne sait pas qu'une notaresse n'est pas une bourgeoise ? D'où venez-vous donc, pour ne pas savoir cela, Monsieur Minutin ?

Madame MINUTIN. Il n'a jamais su tenir son rang.

M. BORDEREAU. Oh! notre ami, il ne faut pas se laisser manger la laine sur le dos. Quelque jour, je vous conterai un différend que j'ai eu avec un de nos directeurs. Oh! dame, je lui fis bien voir, en plein bureau, que son encre n'étoit pas reluisante: il ne faut pas se jouer à moi; quand une fois je m'y mets, je ne suis pas tendre.

M. MINUTIN. Ce n'est pas tout à fait l'air dont elle se met qui me fait de la peine; c'est qu'elle voit un certain monde qui ne me plaît pas.

M. BORDEREAU. Ah! cela est tout différent.

Madame MINUTIN. Eh! mais, mais, Monsieur Minutin, vous n'y pensez pas; je ne puis me renfermer ni dans ma famille, ni dans la vôtre; nous n'en connoissons pas. Je frayè avec les gens de ma volée. M'a-t-on jamais vue, par exemple, vous faire l'affront

de me faufiler avec des procureuses, des avocates ?

M. MINUTIN. Je sais que vous ne vous encanaillez pas; je ne me plains pas des gens que vous voyez; ce n'est que de la façon de les voir.

M. BORDEREAU. Oh ! c'est autre chose.

Madame MINUTIN. Qu'a donc de répréhensible ma manière d'agir ?

M. MINUTIN. Comptez-vous pour rien d'aller scandaleusement aux spectacles et aux promenades avec des mousquetaires et des abbés ?

M. BORDEREAU. Celui-là est un peu fort.

M. MINUTIN. Paroître en public avec des gens de cette espèce, c'est vouloir se décrier à plaisir, et nous sommes solidaires en réputation.

M. BORDEREAU. Il a raison.

M. MINUTIN. Voyez-les au logis, Madame, voyez-les au logis.

M. BORDEREAU. Il y a encore quelque

chose à dire à cela ; mais cela viendra avec le temps. Avez-vous encore quelque chose sur l'estomac ?

M. MINUTIN. Monsieur Bordereau, vous êtes mon ami ?

M. BORDEREAU. Touchez là.

M. MINUTIN. Il faut donc vous ouvrir mon cœur. Je ne suis rien moins que jaloux ; mais je suis ruiné. J'en impose encore au public par un faste éblouissant ; mais, dans peu, on me verra donner du nez en terre.

M. BORDEREAU. Eh bien ! mon ami, nous vous soutiendrons.

M. MINUTIN. Je n'aurois pas tout à fait besoin du secours de mes amis, si Madame Minutin vouloit associer sa pratique à la mienne.

M. BORDEREAU. Ah ! ah ! est-ce qu'on passe aussi des actes par-devant Madame ?

Madame MINUTIN. Que voulez-vous dire ?

M. MINUTIN. Vous m'entendez : votre

pension ne peut suffire pour vos plaisirs et vos habits ; il faut bien qu'il vous vienne de l'argent de quelque autre part.

Madame MINUTIN. Mais je gagne beaucoup au jeu.

M. BORDEREAU. Cela se peut sans miracle.

M. MINUTIN. D'accord ; mais quand la femme donne à jouer, il ne reste ordinairement au mari que les vieilles cartes et les cornets.

M. BORDEREAU. Ne parlons pas de cela.

M. MINUTIN. Tenez, Madame Minutin, je ne suis plus jeune, et, à certain âge, on se défait de beaucoup de préjugés. Faisons bourse commune : mettez le produit de vos actes dans *l'esquipot*.

Madame MINUTIN. Mais, Monsieur Minutin.....

M. BORDEREAU. Vous y perdriez peut-être ; il faut que l'étude du premier étage aille mieux que celle du rez-de-chaussée.

On peut trouver une façon de vous accorder : rapportez en caisse le produit des deux études, et M. Minutin fera la dépense de la maison.

M. MINUTIN. Il n'est rien que je ne fasse pour soutenir l'honneur du corps. Y consentez-vous, ma femme ?

Madame MINUTIN. Soit.

M. MINUTIN. Ah ! que je vais bien morguer mes confrères.

M. BORDEREAU. N'allez pas garder minute de cet acte-là, au moins. Pour peu qu'une bourgeoise fût passable, elle auroit bien l'ambition de parvenir aux honneurs du tabellionnat. Au reste, Monsieur Minutin, mon ami, comptez toujours sur moi. Il faut qu'au premier jour j'aille sans façon manger votre gigot.

M. MINUTIN. Nous ne vous ferons pas l'affront de vous faire manger avec les clercs.

Quand tout fut arrangé de la manière que je viens de le dire, il étoit une heure

après minuit, ce qui fit que M. Bordereau demanda la carte, qu'il paya tout de suite sans marchander ; Madame Dubois lui demanda si c'étoit lui ou ce monsieur qui payeroit les débris des bouteilles, des verres et des assiettes cassées. Plaisante gueuserie, dit M. Bordereau, pour en aller étourdir la tête de cet honnête homme! Combien faut-il pour tout cela ? — En conscience, répondit Madame Dubois, cela vaudroit cinquante francs pour un autre; mais, comme c'est vous qui payez, je me contenterai de deux louis, et c'est le prix courant; vous concevez bien que je ne gagne rien là-dessus.

M. Bordereau allonge deux louis, on monte dans l'équipage, et je remène tout le monde, chacun chez eux.

Du depuis, j'ai souvent mené Madame Minutin et M. Bordereau, à sa petite maison au faubourg Saint-Antoine, où M. Minutin venoit les trouver le soir; jusqu'à ce qu'un beau matin mon bourgeois fit un

trou à la lune, dont il a emporté à mon maître près d'un mois de louage de son remise, et ce qu'il me donnoit pour boire.

Je crois que M. Minutin l'est allé trouver, car il a déménagé sa boutique, si tellement qu'il n'y a laissé que des paperasses.

—

HISTOIRE
des bonnes fortunes de M. le chevalier Brillantin.

Un de mes amis, qui étoit cocher bourgeois, me proposa un jour d'entrer au service de M. le chevalier Brillantin, pour mener sa diligence, et je donnai là-dedans, parce que je ne savois pas ce qu'en vaut l'aune. C'est la plus fichue condition qu'on puisse imaginer.

Je me souviendrai toujours qu'un matin, qu'il y avoit tout plein de créanciers dans son antichambre, il donna des coups de bâton aux uns, des coups de pied dans le cul aux autres, de façon que, comme par son commandement j'avois aidé à les mettre dehors, ils se mirent cinq ou six après moi, dans la rue, où ils m'équipèrent

en enfant de bonne maison; cela fit qu'avec les coups de plat d'épée qu'il me donnoit en particulier, je le laissai là; et puis affûte-toi, mène les chevaux qui voudra.

Dans les commencements que j'étois à son service, je ne savois pas encore le train-tran de son allure; c'est pourquoi, une fois qu'il sortoit de l'Opéra et qu'il y avoit bien du monde à la porte, il me dit tout haut : Chez la marquise. — Quelle marquise? lui dis-je. — Chez la marquise où j'ai dîné, répondit-il. — Ah! ce lui fis-je, dans la rue de la Huchette! je sais où c'est. Cette réponse fit rire tout ce qui étoit là; et si pourtant, on ne savoit pas que c'étoit une couturière : ça n'importe, en descendant du carrosse il me promit vingt coups de bâton, quand nous serions à la maison; je ne les ai pas comptés, mais si je l'avois laissé faire, du train qu'il y alloit..... la peste!.... mais ça m'apprit à vivre. Le lendemain, le valet de chambre et le laquais me dirent son allure, et je n'y fus plus attrapé.

M. le chevalier avoit trois ou quatre femelles, tant coëffeuses que couturières et autres, dont il faisoit des marquises et des comtesses dans le monde; leurs appartements étoient toujours au quatrième étage. Il n'y a pas de tapissier qui sache mieux meubler une chambre que lui, et à peu de frais. D'une tapisserie de l'histoire de Bergame, il vous en fait une haute lisse, et de chaises de paille, des fauteuils de damas; les habits et les diamants ne lui coûtent pas plus : on peut dire que c'est un bel instrument que sa langue.

Du reste, il en fait acroire à tout le monde, et quelquefois il joue des jeux si drôles, qu'on ne peut pas s'empêcher de rire ; vous allez voir.

Un soir qu'il soupoit au faubourg Saint-Germain, avec plusieurs de ses amis, La Roche, son valet de chambre, va l'avertir, au milieu du souper, que je suis en bas avec son petit carrosse gris et ses chevaux de nuit. Aussitôt il dit tout bas, que toute la

table l'entendit, à un de ces messieurs, qu'il va à un rendez-vous, et qu'ils n'ont qu'à toujours se réjouir, en l'attendant, parce qu'une petite heure fera son affaire.

Il monte, en me disant : Au Marais, à toutes jambes ; et je le mène à l'ordinaire, grand train ; mais il me fait arrêter au bout de la rue, pour me dire d'aller, au pas, à la Place aux Veaux.

Quand nous y sommes arrivés, il descend pour regarder de quel côté venoit le vent ; moi, je ne savois ce que cela vouloit dire ; comme il vit qu'il ne ventoit pas, il se mit à taponner toute sa frisure, à se peigner avec ses doigts, en un mot, à s'ébouriffer tout au mieux ; après, il se déboutonne, puis se reboutonne tout de travers ; il déroule ses bas, chiffonne ses manchettes, ôte le bouton d'une, se met du rouge au bout du nez, arrache sa mouche du front, se marche sur les pieds ; enfin, il se met comme en revenant du pillage.

Quand cette farce-là eut duré environ

une demi-heure, il remonte et m'ordonne d'aller doucement jusqu'à cent pas de la maison où étoient ces messieurs, et d'entrer dans la cour à toute bride. Son laquais, La France, m'a dit qu'il étoit arrivé dans la chambre tout essoufflé, et qu'il avoit dit à ses amis que ça n'avoit pas été sans bien de la peine, comme il y paroissoit, qu'il étoit venu à bout de la petite duchesse.

Il a fait cent tours pareils, qu'on prenoit pour argent comptant; mais il lui arriva, une fois, une vilaine catastrophe avec une vraie présidente de campagne; c'est la bonne fortune la plus relevée qu'il ait eue, si tant est qu'on veuille l'appeler bonne fortune, à cause de la façon dont cela tourna. Si elle avoit bien fini, M. le chevalier n'auroit pas manqué de s'en vanter, et puisqu'il faisoit de ses couturières des duchesses, il auroit fait de Madame la présidente au moins une impératrice.

Après tout, c'étoit aussi belle catin que beau robin, car Madame la présidente lui

ressembloit presque pour les façons. Elle avoit été quelquefois à la cour, quand tout le monde y va voir jouer les eaux à la Saint-Louis, et à la procession des cordons bleus. Avec ça que comme elle avoit vu des duchesses de condition, et autres, à l'Opéra ou ailleurs, elle en avoit pris les manières aisées.

Ils se faisoient donc accroire tous les deux que des vessies étoient des lanternes, en sorte que Madame la présidente promit de venir souper, un soir, à la petite maison de M. le chevalier : elle auroit bien voulu que c'eût été à la sienne à elle-même, car elle étoit outillée de tout ce qu'il faut pour les rendez-vous, mais elle l'avoit prêtée à une de ses amies qui faisoit comme si elle avoit été à elle.

Madame la présidente arriva la première, comme cela se pratique aujourd'hui, et quand M. le chevalier fut venu, ils se mettent à souper tête à tête, comme des fourbisseurs. Pour moi, après avoir bu deux

coups d'une main et autant de l'autre, je vais chercher à roupiller un somme, dans le jardin, à la belle étoile.

Il y avoit près d'une heure que je tapois de l'œil au mieux, quand je m'entends réveiller par deux voix qui parloient auprès de moi; on voyoit clair comme dans un four, mais je reconnus bien la parole de M. le chevalier qui assuroit Madame la présidente qu'il n'avoit aimé personne comme elle. Chevalier, lui répondoit-on, vous hasardez beaucoup; un homme aussi répandu que vous l'êtes a dû ressentir de grandes passions. — Il est vrai, reprenoit mon maître, et je ne suis pas assez sot pour en disconvenir; mais je vous jure, en honneur, que je n'ai jamais été aussi vivement amoureux que je le suis à cette heure. — Et voilà justement, dit la présidente, ce que j'appréhende; vous n'ignorez pas, chevalier, que je suis veuve, et encore assez jeune pour appréhender de compromettre ma réputation. — Je vous jure, reprenoit mon maître,

qu'elle ne court aucun risque avec moi, et que je saurai la ménager. Allons, ma reine, plus de résistance; rendez-vous aux empressements du plus amoureux de tous les hommes.

La conversation finit là pour un petit bout de temps; car, un moment après, Madame la présidente dit, à moitié bas : Eh! mais, chevalier, vous n'y pensez pas? Vous me prenez apparemment pour une grisette..... Vous n'avez nulle considération..... Otez-vous, cela est horrible..... C'est malgré moi, je vous assure..... Vous m'assommez..... Vous aviez bien raison de dire que ma réputation ne couroit point de risques avec vous..... Retournez d'où vous venez..... Vous êtes un insolent..... On n'en use pas ainsi avec une femme de ma qualité.

Je m'aperçus bien que la présidente s'étoit dépêtrée de M. le chevalier, car elle demanda son carrosse, et malgré tout ce que put faire mon maître, elle monta dedans, et le laissa là avec sa courte honte.

Cette affaire-là lui fit bien de la peine, et comme il avoit, outre cela, besoin d'argent, nous allâmes auprès d'Orléans, où il avoit des lettres pour en ramasser. Il y avoit dans le village une jeune fille, fort jolie, qui avoit demeuré à Paris fort long temps, avec sa marraine qui l'avoit prise en amitié auprès d'elle; mais comme elle étoit venue à mourir, Javotte étoit retournée avec sa mère, pour rester dans le pays, ce qui ne lui plaisoit guère.

La Roche, qui étoit au fait de la commission, tourneviroit cette jeunesse, pour la faire tomber dans les filets de son maître; il lui avoit fait accroire que si elle vouloit l'épouser en mariage, il demanderoit son congé de valet de chambre, pour être concierge du château, ou pour aller vivre à Paris à louer des chambres garnies.

La fille qui étoit fûtée, aimoit mieux l'un que l'autre, parce qu'à Paris on a une bien meilleure liberté que non pas à la campagne. Avec tout cela, elle voyoit bien

qu'il avoit peut-être envie de l'attraper, ce qui faisoit qu'elle ne croyoit pas la moitié de ce qu'il lui disoit. Je voyois bien la manigance de La Roche; j'avois envie de découvrir à Javotte la mèche du panneau où on vouloit la faire tomber; mais j'avois peur aussi que, si cela venoit à être su de M. le chevalier, je lui payerois tôt ou tard. J'étois donc bien embarrassé comment m'y prendre; quand, un beau jour que j'étois dans le parc, à faire je ne sais pas quoi, je vis passer la Javotte et La Roche qui alloit après elle; je les suis à pas de loup, jusqu'à un petit endroit où ils s'assirent sur l'herbe; je me cache derrière un buisson, d'où j'entends toute leur conversation, que voilà, comme je l'ai retenue, en propres termes, mot à mot.

La Roche lui disoit: Pourquoi ne vouloir pas croire ce que je vous dis des bontés que mon maître a pour moi? Il ne me laissera jamais manquer de rien, et il me disoit encore hier que si j'avois le bonheur de vous

épouser, il ne prétendoit pas que je me retirasse de son service, comme j'en avois formé le dessein : le sien est que vous demeuriez ici, dans le château; votre logement est marqué, c'est dans l'aile gauche, du côté du petit bois, parce qu'il trouve qu'il est nécessaire que je sois logé auprès de lui, et naturel que vous soyez avec moi. Cependant nous aurons une chambre séparée, afin de me trouver plus à portée de mon service, et pour ne pas interrompre votre repos, quand, par hasard, dans la nuit, il aura besoin de moi. — Ces mesures-là, répondit Javotte, qui voyoit bien ce qui en étoit, sont bien prises; je crois que qui les dérangeroit vous feroit grand dépit. — Ce ne seroit, répliqua La Roche, que par rapport à M. le chevalier, qui mérite toutes sortes d'attentions; si vous saviez jusqu'où s'étendent ses bontés pour moi, avec quelle amitié il m'assure qu'il veut travailler à ma fortune..... Vous verrez, vous verrez de quel air il s'y prendra; je suis persuadé que

vous en serez surprise. — Point du tout, dit Javotte, je m'y attends, et que vous la méritez cette fortune, par toutes vos complaisances; mais dites-moi une chose: si je deviens votre épouse, ne faudra-t-il pas que je fournisse aussi mon contingent de complaisance? — Je crois vous entendre, répondit le valet de chambre en riant un peu; celle qu'il pourroit exiger de vous ne doit vous causer aucune inquiétude par rapport à moi. Et quoique je vous aime chèrement, j'ai trop de bon sens pour donner dans l'erreur commune. Non, non, je ne suis pas assez fat pour me mettre en tête que vous ne puissiez plaire qu'à moi. Un homme seroit ridicule de vouloir que sa femme ne fût belle qu'à ses yeux. — Ah! je vous entends, répondit Javotte, vous seriez homme à vous prêter à certains petits desseins que M. le chevalier pourroit avoir sur ma personne. — Ayez meilleure opinion de moi, répliqua vitement La Roche. Cependant je crois qu'on peut, sans pécher contre

l'exacte bienséance, ne pas s'arrêter à cent petitesses qui ne valent pas qu'on y pense, et sur lesquelles cependant le commun des maris se gendarme. Je m'explique : je vous suppose mariée ; M. le chevalier vous a vue ; il sait que vous êtes belle, il le verra de plus près quand nous serons unis. Je le connois pour un conteur de fleurettes, et c'est tout. Le bon seigneur n'en demande pas davantage : il vous cajolera sur votre beauté, sur vos agréments, que sais-je, moi ! sur mille choses qui le plus souvent échappent à un mari. Eh bien ! irai-je sottement me fâcher de ce qu'il est poli, galant ? de ce qu'il vous trouve de son goût ? Ce n'est pas ma faute. Je ne lui ai pas dit, pas fait remarquer. Entre nous, n'aurois-je pas mauvaise grâce de faire le jaloux pour une bagatelle qu'il vous aura dite en passant ? bagatelle qui, en effet, n'en est qu'une qui ne porte nul coup, galanterie que vous dira le premier qui vous verra ; car ce que je vous dis de lui, je le dis de tout le monde. Les hommes

se sont fait une habitude de débiter la fleurette, et les femmes de s'en repaître avidement. Pourquoi s'opposer au torrent, à un usage établi et, pour ainsi dire, généralement reçu? En vérité, Mademoiselle, ce seroit être ridicule de gaieté de cœur. Si j'en suis cru, je serai le maître, sur cet article, dans mon ménage. — C'est-à-dire, répondit Javotte, que vous comptez avoir toute l'autorité et me faire partager le déshonneur. — Le déshonneur! reprit La Roche, expression vague, que chacun interprète à sa manière, et que personne n'entend au juste, pour lui vouloir donner trop d'étendue. Je n'ai pas plus d'esprit qu'un autre; mais un gros bon sens m'enseigne à faire peu de cas d'une chose d'elle-même si chimérique, qu'étant réalisée elle ne produit aucun mal effectif. Cependant il y a des gens assez sots pour s'en formaliser, et pour publier les visions qu'enfantent d'autres visions; plus un homme fait voir clairement qu'il est un sot, moins il passe pour l'être.

N'est-ce pas bien entendre ses intérêts? Quoi! parce qu'il a plu à quelques cerveaux creux de rendre les femmes dépositaires de ce qu'on appelle notre honneur, il faut crier au voleur, quand elles le laissent échapper! On veut que j'aille publiquement demander raison d'un mal dont je ne me serois jamais plaint, si mon voisin, que la chose n'intéresse point du tout, ne s'avisoit pas de s'en formaliser pour moi. — Les maris de votre espèce, dit Javotte, devroient faire imprimer cette morale-là. — Pensez-vous, répliqua La Roche, que les femmes eussent tort de contribuer aux frais de l'impression? Elles y ont autant et même plus d'intérêt que nous. Je vais vous le prouver, ajouta-t-il en retenant Javotte qui vouloit s'en aller, si vous voulez me prêter un moment d'attention.

Et sans attendre sa réponse il continua :

Quand nous vous avons confié la garde de notre honneur, nous savions que vous le défendriez mal, et par un raffinement de

sottise, oui, de sottise, c'est le terme convenable, nous avons mis en œuvre toutes les ruses dont on se serviroit contre un ennemi dont on connoîtroit la vigilance et l'intrépidité. Nous savions bien que vous succomberiez même à de moindres efforts; mais nous avons voulu nous mettre dans le cas de vous faire les reproches que mérite votre impertinence. Nous faisons bien pis, à la honte de notre sexe plutôt que du vôtre. Quand nous vous avons vaincues, nous vous insultons en indignes vainqueurs: nous nous réjouissons de votre défaite, comme si nous n'y perdions pas plus que vous; convenez donc, Mademoiselle..... — En voilà assez, dit Javotte en s'en allant, e n'en veux pas entendre davantage.

La Roche vouloit encore la retenir; mais elle le rabroua de façon que je vis bien qu'il n'y avoit rien à faire pour lui; c'est ce qui me fit prendre la hardiesse de lui proposer de la prendre en mariage pour moi tout seul.

Je n'attendis pas plus tard que le soir même, où je la trouvai seule, et tout à la franquette je lui lâche ce que j'avois sur le cœur à son égard : elle ne me met ni dehors ni dedans, de façon que j'avois bonne espérance, d'autant plus qu'elle n'étoit pas à savoir que j'avois quelque chose devant moi à Paris, des profits que j'avois épargnés en menant l'équipage; de sorte que ça faisoit un petit magot bien joli pour une fille qui n'avoit rien du tout.

Deux jours après, Mademoiselle Javotte, de sa grâce, me dit qu'elle alloit bientôt partir pour Paris avec sa mère, pour tâcher de trouver une bonne condition, et que si je veux les aller trouver là nous parlerons d'affaires.

Ce qui fut dit fut fait; le lendemain de leur départ, je me mets à les suivre à beau pied sans lance, après avoir demandé à M. le chevalier de l'argent et mon congé; il me donna l'un tout sur le tas, et je cours encore après l'autre.

Ça n'empêche pas que je ne rattrap mes gens à Montlhéry, d'où nous arrivoi à Paris, chez une blanchisseuse de ma cor noissance, où Mademoiselle Javotte et s mère furent bien reçues.

Comme on ne trouve pas des condition d'aucunes qu'il y a, dans le pas d'un cheva Mamzelle Javotte et sa mère furent un boi de temps sur mes crochets, que mon sail frusquin s'en alloit petit à petit; je propos le mariage pour tout de bon, et comme l mère voyoit bien que j'étois le fait de s fille, ça fut bâti en quinze jours. La bell mère s'en retourna au pays après la noc et moi je trouve la condition duquel je va vous parler, et où notre femme entra par l suite.

—

HISTOIRE
de Madame Allain et de M. l'abbé Evrard.

Ce fut tout bonnement et par un cas fortuit du hasard que j'entrai au service de cette dame. Comme elle passoit un jour sur le Pont-Neuf, un fiacre accroche son équipage, si tellement fort, que son cocher tombe à bas, sans pouvoir remonter. Comme j'étois là présent en personne, je m'offre à monter sur le siége; ce qu'elle accepte. Son cocher ne pouvant plus mener depuis sa chute, elle le fit son portier, et moi j'ai pris sa place.

C'étoit une bien brave dame, veuve sans enfants, de quarante-deux ans environ, qui avoit été belle femme, et qui en avoit encore de beaux restes.

Il y avoit dans la maison M. l'abbé Evrard, qui conduisoit tout. Il étoit gras comme un moine, et cependant il ne mangeoit guère que des petits-pieds; son visage étoit frais et vermeil comme une rose, à cause du bon vin de Bourgogne qu'il buvoit pour fortifier son estomac contre le bréviaire; il n'y avoit jamais sur son habit ni sur son chapeau de castor la moindre petite ordure. Ah! c'étoit un homme bien propre!

Tout d'abord que je le vis, je le pris en amitié, car il avoit l'air d'un luron; mais j'ai bien trouvé à déchanter par la suite.

Quand on est nouveau venu dans une maison, on n'en sait pas le trantran; cela fit qu'un jour je payai du vin au portier dont j'avois pris les chevaux, pour afin qu'il m'instruise de tous les tenants et aboutissants.

Il me dit donc que Madame Allain, c'étoit notre maîtresse, étoit la meilleure femme du monde, quand on ne la contra-

rioit point; parce que M. l'abbé lui avoit appris qu'il ne falloit pas qu'un domestique dise non quand le maître dit oui, quand même le bourgeois auroit tort, parce que le valet est un impertinent quand il a plus de raison que son maître.

Pour ce qui est d'à l'égard de M. l'abbé, qu'il étoit, comme je le voyois bien par mes yeux, un gros compère qui avoit tant d'esprit, qu'il n'y avoit que Madame qui pût entendre quelque chose à ses discours; il en faisoit à toute la maison, en manière de prône ou de sermon, les dimanches et fêtes, plutôt que d'aller à la paroisse, parce que M. Evrard disoit que les prêtres de là ne savoient pas la bonne religion comme il faut.

Que Madame Barbe, la gouvernante autrefois de Madame Allain, ne faisoit presque plus rien dans la maison, à cause qu'elle étoit vieille, que de porter tous les matins un bouillon à M. Evrard, et de lui faire son chocolat, quand il étoit levé, et son café de

l'après-dînée; et que madame ne vouloit pas qu'elle fît œuvre de ses dix doigts, que pour son service à lui.

Que Mademoiselle Douceur, la fille de chambre, faisoit tout ce qu'il falloit aux environs de madame, excepté de bassiner le lit de M. l'abbé, l'hiver, qu'il faisoit froid, et de lui mettre ses moines à côté de ses jambes, et sa boule d'étain pleine d'eau chaude aux pieds, quand il étoit dans le lit.

Que M. Coulis, le cuisinier, avoit ordre de faire tout de son mieux en fricassées, et surtout en soupes; parce que M. l'abbé disoit, à chaque bout de champ, que le bon potage faisoit le bon estomac.

Qu'il n'y avoit pas pour le présent d'officier en confitures, à cause qu'on avoit renvoyé le dernier qui ne faisoit pas son métier comme M. Evrard le vouloit, qui s'y connoissoit mieux que lui. On en avoit mandé un de Tours et un de Rouen, pour voir à qui feroit le mieux des deux.

En fin finale, qu'il falloit que tout le monde obéît à M. l'abbé, qui n'en faisoit qu'à sa tête, comme les bonnetiers, dans la maison où il étoit maître de tout, jusqu'à manier l'argent de la daronne, sans compte ni mesure.

Quand je fus bien instruit de tout cela, je m'arrange là-dessus, de façon que j'obéissois plutôt à Monsieur qu'à Madame.

Malgré tout cela, je manquai pourtant d'en sortir. Un jour que j'avois un peu viné, j'avois mené M. Evrard, pour prendre l'air, dans les allées de Vincennes. En revenant, comme je voulois passer plutôt qu'un autre à la porte Saint-Antoine, nous accrochons tous les deux, pas bien fort pourtant, mais assez pour réveiller M. l'abbé qui sommeilloit dans le carrosse.

Il ne fut pas plus tôt arrivé à la maison, qu'il alla dire à Madame que j'étois un brutal qui ne savoit pas mener, et qu'il falloit en prendre un plus doux.

Moi, qui ne savois rien de rien, je fus

bien étonné quand Madame me fait appele pour me signifier qu'il faut que je fasse moi paquet pour le lendemain, qu'elle prendra un autre cocher.

Je ne pus m'empêcher de demander la raison pourquoi. Et M. l'abbé me répon que c'est pour m'apprendre à ne pas accro cher, au risque de faire tuer le monde, cause que je suis un ivrogne qui pue le vi d'une lieue.

J'étois fâché de sortir pour un si chéti sujet; mais enfin on ne reste pas chez l monde malgré eux. Le lendemain, comm je vas pour monter à l'appartement d M. l'abbé et recevoir mon argent, voil ma femme qui vient m'apporter du linge rechanger, et je lui conte mon histoir dans la cour, que M. Evrard nous voyoi par la fenêtre. Madame Guillaume se mit pleurer de me voir sur le pavé; moi je console de mon mieux, et je vas che M. Evrard pour toucher mes noyaux.

Mon compte étoit tout prêt. Comme j

mettois mon poussier dans ma poche, M. l'abbé me fait la grâce de me dire : Quelle est cette jeune femme à qui vous parliez dans la cour ? — Monsieur, vas-je lui répondre, c'est la mienne. — Vous êtes donc marié ? ce fit-il. — Oui, monsieur ; vous n'êtes pas à le savoir, lui fis-je. — Oh ! cela change la thèse : il faut avoir de la commisération pour les gens qui ont de la famille. Combien avez-vous d'enfants ? — Celui ou celle qui va venir, lui répondis-je, ce sera le premier. — C'est une raison de plus qui engage ma charité à demander grâce pour vous, dit-il ; l'état dans lequel se trouve votre femme, et la misère où vous vous verriez peut-être bientôt plongé, étant sans condition, me font oublier vos sottises : allez, retournez à votre devoir, j'obtiendrai votre pardon. Votre femme demeure-t-elle dans le quartier ? — Tout au contraire, monsieur, lui répondis-je ; elle est vraiment bien loin. — Mais, continua-t-il, elle doit être fatiguée de venir de si

loin ? Je crois qu'il y a, ici dessus, une petite chambre où l'on pourroit la loger ; elle sera plus à portée des secours que son état exige. La charité de Madame Allain s'étend sur toutes sortes de sujets indistinctement ; mais il est naturel que ses domestiques soient préférés : je vais lui demander le logement de votre femme ; faites toujours apporter ses petits meubles, en attendant.

Je demeurai si ébaubi, en voyant tant de bonté, que je restai comme une statue qui ne souffle pas, sans pouvoir le remercier. Dans le temps que je raconte tout cela à Madame Guillaume, notre maîtresse nous fait venir tous les deux devant elle.

Après bien des questions, et des oui, et des non, à cause que Madame Allain n'avoit jamais voulu avoir de ménage chez elle, enfin il fut arrêté que ma femme coucheroit dans la petite chambre, au-dessus de M. l'abbé, et moi dans la mienne, à l'ordinaire, sur l'écurie.

Il me parut, à quelques paroles que dit

Mamzelle Douceur, qu'elle n'étoit pas bien contente de voir Madame Guillaume dans la maison; mais comme on ne lui demandoit pas son avis, c'étoit à elle à se taire. Cela n'empêcha pas notre femme de venir s'y installer quelques jours après, et ce qui fit encore plus de peine à la chambrière, c'est que M. l'abbé fit manger Madame Guillaume à l'office; et puis, quand elle fut près de son terme, on lui en portoit dans sa chambre, à cause qu'elle pouvoit se blesser en montant ou en descendant; de façon qu'elle étoit bien choyée.

J'étois si aise de voir toutes ces bonnes manières, que je me serois mis dans la glace pour Madame, et dans le feu pour M. l'abbé, qui prenoient tant de soin de ma femme et de son fruit, qui fut une petite fille, qui vint un peu plus tôt que madame Guillaume ne croyoit; cela fit que Madame Allain ne lui donna qu'une petite layette de rien, au lieu d'une plus belle; mais M. l'abbé dit à Madame Allain qu'il n'y avoit pas

grand mal, parce que l'autre serviroit pour le premier enfant qu'auroit notre femme.

Tout alloit le mieux du monde dans la maison, où chacun étoit content, à l'exception de Mamzelle Douceur, qui me lâchoît toujours quelques brocards en passant, sur Madame Guillaume et M. l'abbé. A la fin, pourtant, cela me mit martel en tête; de sorte que je me mis à les espionner pendant longtemps, sans rien voir de ce que disoit Mamzelle Douceur, que je vis bien qu'elle n'étoit qu'une bavarde.

Un beau jour, elle crut avoir ville gagnée en m'apportant une lettre d'amour de M. l'abbé, à ce qu'elle disoit, et qu'elle avoit vue tomber de la poche de ma femme; elle me la lut plus d'une fois, depuis un bout jusqu'à l'autre, sans y rien comprendre de ce qu'elle vouloit qui fût dedans contre mon honneur; et vous allez voir, qu'à la vérité, il n'y avoit rien du tout de cela, car voilà que je vous la mets devant les yeux.

« Ma très-chère sœur,

« Je goûte enfin, avec une entière suavité, le fruit de la nouvelle vie dont j'ai eu le bonheur de vous enseigner la pratique; et vous êtes prête d'entrer dans la perfection dont je vous ai vanté les douceurs ineffables. Je m'aperçois aussi, avec plaisir, que vous n'avez plus ces sécheresses, dont la privation ne vous causoit, autrefois, que d'imparfaits embrasements de cœur; sécheresses qui nous faisoient mutuellement désespérer de parvenir jamais à cet état de béatitude qui fait la récompense de la vie unitive, dont nos plus grands et nos plus profonds docteurs nous font un si beau portrait; cependant comme je crois, et que je sais, par ma propre expérience, qu'il est bon quelquefois de s'éloigner des principes généraux, je ne saurois trop vous répéter que pour faire cesser ces cruels combats qui vous font ressentir encore les violentes secousses des tribulations intérieures, il faut un peu s'é-

carter du contemplatif, sans cependant le perdre de vue, pour donner quelque chose de plus à l'actif. Coopérez donc dorénavant avec moi, ma très-chère sœur, à la perfection de ces douces extases, dont votre tiédeur vous a privée jusqu'à présent, malgré les soins que je me suis donné pour vous les faire goûter dans leur entière plénitude. »

Que trouvez-vous donc à cela ? dis-je à Mamzelle Douceur, quand elle eut fini de lire. Il n'y a pas là-dedans un seul mot de ce que vous voulez me faire accroire. C'est vraiment un bel et bon sermon, et vous voulez que je me plaigne de ce que M. l'abbé veut bien prôner notre femme? Non ferai, ma foi! au contraire, je lui en aurai obligation, toute ma vie vivante. — Ah! puisque vous le prenez si bien, répondit-elle, il faut vous en donner encore un paquet; vous m'avez l'air de le bien porter, pauvre Monsieur Guillaume ! Que vous avez l'esprit bouché ! vous n'entendez donc pas ce que ces

termes-là veulent dire pour votre honneur ? — Pour mon honneur ? répondis-je. Vous avez donc la berlue à l'esprit ? Allez, allez, Mamzelle Douceur, tant qu'on ne parlera que comme cela à ma femme, je n'ai pas peur de loger à l'enseigne de *j'en tenons*. — Tant mieux pour votre femme et pour votre repos, Monsieur Guillaume, me dit-elle; mais si vous ne comprenez rien à ces mots-là, l'abbé les lui fera bien entendre. Le scélérat ! je ne sais à quoi il tient que je ne l'étrangle : c'est indigne ! après ce qu'il m'avoit promis..... Et tout de suite elle s'en va en jetant quelques larmes, qui ne laissèrent pas que de me donner à penser que M. l'abbé lui avoit peut-être promis plus de beurre que de pain.

J'ai eu cette idée-là dans la pensée pendant plus de huit jours; mais une chose que j'aperçus, au bout de ce temps-là, me fit venir toute autre chose dans l'esprit, tant sur elle que sur Madame Guillaume.

Un matin que j'étois dans mon grenier à l'avoine, pour la remuer, comme c'est la manière dans les cochers, pour empêcher qu'elle ne s'échauffe, je vis de dedans un coin, où j'étois par la fenêtre, M. Evrard qui étoit en robe de chambre auprès du lit de Madame, et qui lui parloit de bien près à l'oreille, de façon que je ne voyois pas leurs mains, ni à l'un ni à l'autre; cela fit que je me douta de quelque chose, avec autre chose d'une autre fois, qu'il raccommodoit la jarretière de Madame, couchée sur sa duchesse.

Cela me donna de la curiosité de voir mieux; mais comment faire? On pouvoit me voir par la fenêtre. Je songe en moi-même que Madame m'avoit ordonné d'aller, tous les matins, savoir si elle se serviroit de ses chevaux. C'étoit une bonne invention pour me couler chez elle, comme je fis tout bellement. Je ne rencontre âme qui vive jusqu'à la porte de la chambre, qui étoit entre-bâillée; de façon que je ne

voyois d'un œil, dans un miroir vis-à-vis, que la moitié de ce qui se passoit sur le lit; mais en récompense j'entendois tout ce qui s'y parloit, et c'étoit Madame Allain qui, dans ce temps-là, disoit à M. Evrard: A quoi, mon cher abbé, dois-je attribuer la froideur, pour ne pas dire l'indifférence, que vous me faites éprouver depuis quelque temps? — Moi, froid! moi, indifférent! répondit-il; je ne fus famais plus épris, plus charmé, et plus en état de répondre aux bontés dont vous m'accablez. Et il falloit que cela fût comme il le disoit, car ils ne parloient plus, ni l'un ni l'autre, que par des paroles entrelardées de soupirs et de ha! ha! où je ne comprenois rien; c'est pourquoi j'allois me retirer, quand Mamzelle Douceur arrive, qui me demande ce que je veux. — Savoir si Madame sortira ce matin, lui-dis-je; mais je n'ai pas osé entrer, parce que je crois qu'elle est avec M. l'abbé, en conversation sérieuse, qui ne regarde qu'eux deux. — Passe encore pour elle, répondit

la chambrière; mais pour une autre, il me le payera, ou je ne suis pas fille. Allez, Monsieur Guillaume, continua-t-elle, je vous ferai avertir si Madame a besoin de vous; mais apprenez toujours de moi, en passant, qu'il ne faut pas se fier aux petits-collets.

Je compris bien, par ces paroles, ce que Mamzelle Douceur vouloit me faire entendre à son sujet, comme à celui de Madame; mais je ne pouvois pas me fourrer dans la caboche qu'un abbé étoit capable de ces sortes de choses-là envers la maîtresse et la servante; qu'il y en avoit assez d'une des deux, pour un homme tout seul, et ce qui me passoit encore, c'est que cette petite langue de serpent vouloit me faire accroire, comme à un Glaude, que Madame Guillaume avoit part au gâteau; d'autant plus que je savois bien encore, par moi-même, que ma femme n'étoit pas trop sur sa bouche de ce côté-là, et puis, d'ailleurs, que la lettre qu'il lui avoit écrite ne parloit pas du tout comme ce qu'il disoit à Madame.

Les jours allant et venant, comme dit l'autre, il arriva pourtant, à la fin, que Mamzelle Douceur savoit mieux que moi ce qui la regardoit du côté de M. l'abbé, qui n'en agit pas bien avec elle dans cette occasion-là; ce qui la fit aller aux oreilles de Madame, qui ne fit semblant de rien, pendant quelque temps, pour mieux jouer son jeu, comme vous verrez par après.

A l'égard de Mamzelle Douceur, elle disoit, de son côté, qu'elle alloit voir ses parents dans son pays; mais il y avoit des gens de la maison qui savoient bien qu'elle alloit être pigeon dans le colombier d'une sage-femme.

Madame Guillaume prit sa place de chambrière auprès de notre maîtresse qui la fit coucher tout auprès de sa chambre, à porte ouverte, à cause que depuis un certain temps elle s'imaginoit de voir des esprits la nuit, dont elle avoit peur; et c'étoit pour la rassurer, car elle ne s'en rapportoit pas à M. l'abbé qui disoit qu'il

n'y avoit jamais eu de revenants que dans la tête des bonnes femmes. Je n'étois pas trop content de ce changement-là qui m'empêchoit d'aller voir ma femme, comme je faisois quelquefois dans la petite chambre. Je fis enfin tant, par mon esprit, que bien souvent, la nuit, j'allois la trouver dans son lit, par le petit escalier borgne, et je décampois toujours drès le grand matin, pour aller panser aussi mes chevaux.

Un jour pourtant, je ne sais comment cela se peut faire, je m'étois endormi si fort, que je ne songeai pas à me lever, à l'ordinaire, au point du jour, que je voyois venir par la fenêtre, dont je ne tirois pas le rideau. Comme il avoit fait bien chaud pendant toute la nuit, je m'étois mis à l'air, sur le bord du lit, comme quand on sait bien que personne ne nous verra.

En me réveillant, j'entends du bruit dans la chambre de Madame, comme de quelqu'un qui marcheroit: aussitôt, je vois par le pied du lit que c'est Madame Allain,

ien qu'avec sa chemise, qui entre où je uis; me voyant pris, comme un renard lans un blé, je m'avise de faire le dor- neur, et je fais semblant de ronfler, sans emuer ni pied ni patte, tant que Madame it sur sa chaise percée, qui étoit dans un oin de la chambre, tout vis-à-vis de moi.)n sait bien qu'une femme veuve a été nariée, et qu'elle n'est pas apprentisse; 'est ce qui me fit rester comme j'étois, sans hanger de posture, ni sans faire semblant e me réveiller, pour n'avoir pas la peine e lui faire des excuses : après tout, m'au- oit-elle fait un péché d'être couché avec na femme?

Sitôt qu'elle fut partie, je m'en allai ussi à mon ouvrage, comme à l'ordi- aire, et tout se passa, ce jour-là, à l'ac- outumée.

La nuit d'après, en voulant aller voir Madame Guillaume, je trouve la petite orte fermée : ce qui me fit penser que 'étoit par ordre de Madame qui ne vouloit

pas que je couche avec ma femme. Cela ne me fit pas trop de plaisir. Je frappe tout doucement à la porte; mais notre femme ne m'ouvroit pas: je pense qu'elle est dans son premier somme, c'est pourquoi je m'en retourne avec si peu de poisson que j'ai pris.

Le lendemain, comme j'étois après mes chevaux à cinq heures du matin, je vois Madame à sa fenêtre, qui me fait signe de monter par le grand escalier: elle ouvre toutes les portes elle-même, et, parce que j'avois mes escarpins d'écurie, elle me les fait laisser dans l'antichambre, pour ne pas faire du bruit.

Je ne savois que penser de tout ce manége, car elle n'avoit qu'un petit cotillon tout court; mais elle me dit: Si tu me promets de ne rien dire de ce que je vais te faire voir, tu auras tout lieu de te louer de moi. Je lui promis tout ce qu'elle voulut, et elle me mena tout au travers de sa chambre dans celle de ma femme, que je vis dans

son lit, et M. l'abbé étendu auprès d'elle, qui dormoient tous les deux.

Cette vision-là me surprit si fort, que quand je n'aurois pas promis à Madame Allain de ne rien dire de ce que je venois de voir, je n'aurois pas pu souffler le mot : ma maîtresse m'entraîna jusque dans l'antichambre, dont elle ferma les portes sur nous, et puis elle me dit : Eh bien ! Guillaume, que penses-tu de ce que tu viens de voir ? — Ah ! Madame, lui répondis-je, je ne m'y serois pas attendu ; cela est bien vilain pour un homme de cet habit-là. Je n'oserai peut-être pas lui toucher, à cause de son caractère ; mais pour ma femme qui n'en a point, je vous la rosserai, qu'elle dira bien vite holà ! — Il n'en sera ni plus ni moins, mon pauvre Guillaume, dit-elle, et l'éclat que tu ferois apprendroit à tout le monde ce qu'il est bon qu'il ignore pour ton honneur et celui de ma maison ; mais ne t'inquiète de rien, je sais les moyens de te venger, et tu verras, dès aujourd'hui,

comment je m'y prendrai. Achève de panser tes chevaux, et sur les neuf heures tu iras dire au révérend père Simon que je le prie de venir dîner ici aujourd'hui. — Et qu'est-ce que fera, Madame, lui dis-je, le père Simon à tout cela? Me remettra-t-il l'honneur sur la tête, à la place de ce que ce chien de M. l'abbé y a planté? A présent, voyez-vous, je ne me fierai ni à un prêtre, ni à un moine. — Tu feras bien, répondit Madame, je suis bien revenue des uns et des autres; mais exécute toujours ce que je t'ordonne; je te donne ma parole, mon cher Guillaume, que dans peu nous serons débarrassés de ce coquin d'abbé; tu auras le plaisir de me le voir mettre à la porte. — Vous feriez bien d'y mettre aussi ma carogne de femme, lui répondis-je. — Cela n'en seroit peut-être pas plus mal, répliqua-t-elle; mais prends patience, tout ira bien; j'espère trouver les moyens de te guérir bientôt du mal que je viens de te faire en te découvrant la conduite de ta

femme; tu verras que ce sera un mal pour un bien; attache-toi à moi, et je ferai ta fortune : je te tirerai de l'écurie pour te faire mon valet de chambre. Je ne serai pas la première femme qui se sera servie d'un grand brun comme toi. Ne dis rien de tout ceci à personne, et me laisse faire.

Là-dessus elle me fait sortir, et rentre dans sa chambre.

On a bien raison de dire qu'il n'y a rien qui guérisse de tout mal comme le bien; car la pensée seule de la fortune que venoit de me promettre Madame Allain me fit presque oublier ce que je venois de voir, et puis d'ailleurs, quand votre femme a été capable de faire de ces écarts-là, cela diminue tellement la bonne opinion que vous devez toujours avoir d'elle, quand ce ne seroit que pour vous-même, qu'il paroît qu'on ne se soucie plus qu'elle s'écarte ou non de son devoir, parce qu'elle ne vaut pas la peine qu'on l'estime, quand elle ne le mérite plus, et qu'on est indifférent pour

les choses dont on a raison de ne plus s'embarrasser.

Je me mis donc à prendre mon parti là-dessus, et cela fut bientôt fait, car j'y allois de bon cœur : je n'avois plus d'envie que de voir ce qu'alloit opérer le père Simon, quand il seroit venu pour dîner, comme il l'avoit promis quand je lui en avois parlé.

A son arrivée, M. l'abbé Evrard fit une moue longue d'une aune, car c'étoit sa bête. On se met à table, sans que Madame s'embarrasse de la mine de l'abbé qui se mit à asticoter le moine pendant le dîner, et il lui répondoit bravement sur toutes les choses qu'il mettoit en avant, pour disputer; d'autant plus que Madame étoit du côté du révérend, contre son ordinaire, ce qui fit que la moutarde monta au nez d'Evrard qui jette sa serviette, et s'en va comme un fou bouder dans sa chambre.

Cela fit un esclandre, que tout le monde qui étoit là nous ne savions qu'en penser; mais Madame prit tout d'abord la balle au

bond : Guillaume, me dit-elle, allez dire à M. Evrard que, puisqu'il reconnoît si mal l'honneur que je lui fais en l'admettant à ma table, et qu'il y manque de respect aux gens que je considère, il me fera plaisir de n'y plus paroître dorénavant.

Quand elle m'auroit donné de l'argent, Madame ne m'auroit pas fait plus de plaisir que de me charger de cette commission, que je vas vous lui faire tout chaud. Ne t'auroit-elle pas aussi chargé, me répondit l'abbé, de me dire de sortir de chez elle ? — Non, lui repartis-je ; mais cela pourroit bien arriver sans miracle : quand on est chassé de la table, on ne met guère à l'être de la maison.

Ces derniers mots, que j'avois ajoutés de mon cru et à cause de la bonne amitié que je lui portois, le mirent dans une colère qui me fit un grand plaisir : je crus qu'il m'alloit battre, et je l'aurois bien voulu voir, car je lui aurois rendu de bon cœur sur le dos le bois qu'il m'avoit mis sur la tête.

Sur le soir, l'abbé envoya demander à Madame si elle vouloit bien lui donner jusqu'au lendemain pour lui rendre compte de ce qu'il avoit à elle, et Madame Allain lui fit répondre qu'elle le vouloit bien. De sorte que le jour d'après il rendit son compte tant bien que mal; mais Madame étoit si aise de s'en voir dépêtrée, qu'elle ne prit pas garde à bien des petites choses qui ne laissoient pourtant pas que d'être de conséquence.

Ses meubles furent bientôt emportés, car il n'en avoit pas; ceux de sa chambre appartenoient à la maison : à la fin il partit, et il n'y eut ni petit ni grand qui n'en fût bien aise, à l'exception de Madame Guillaume qui ne faisoit pourtant semblant de rien, mais qui n'en pensoit pas moins, car la bonne bête fit un trou à la lune deux jours après, qu'elle m'emporta ce que j'avois de plus beau et de meilleur, pour courir après son abbé. Il faut qu'ils soient allés bien loin, car je n'en ai jamais eu ni vent ni

voix du depuis, et je m'en soucie comme de Colin Tampon.

Madame Allain me donna le double, pour le moins, de ce que ma femme m'avoit emporté, ce qui fit que je fus encore plus tôt consolé. J'eus commission de lui chercher une femme de chambre et un cocher, et je lui donnai tous les deux à ma poste.

Quoique je ne savois lire, ni écrire, ni chiffrer, je pris les affaires en main pour gouverner le ménage, comme avoit fait l'abbé; en sorte que tout le monde m'appeloit M. Guillaume, gros comme le bras, dans la maison.

Un matin qu'elle étoit dans son lit, et que je lui rendois compte de quelque chose, elle me va dire: Tu vois, Guillaume, que j'ai beaucoup de confiance en toi; j'espère que tu ne me trahiras pas comme ce fripon d'Evrard. — Oh! pour cela non, madame, ce lui fis-je, car il faudroit que je fusse un grand misérable. Et là-dessus je lui baise la main d'un bras qu'elle avoit hors du lit. —

Comment donc, dit-elle, tu es galant ? — Oh ! madame, répondis-je, je voudrois être aussi galant que vous êtes belle, afin de vous être autant agréable. — Mais sais-tu bien, reprit-elle, que tu me fais une déclaration d'amour, et que je devrois m'en fâcher ? — Qu'est-ce que cela vous avanceroit ? dis-je à mon tour ; il n'en seroit ni plus ni moins, et il vaut mieux que vous soyez bien aise que fâchée. Je sais bien qu'un homme de mon acabit n'est pas digne que vous correspondiez à son dire ; mais si vous aviez cette bonté-là, vous ne vous en repentiriez pas par la suite. — Je le veux croire, répondit-elle ; ou je serois fort trompée, ou tu es un honnête homme ; mais ce n'est pas encore assez, il faut être discret. — Oh ! n'ayez pas peur, allez, Madame, lui dis-je ; je suis muet comme une carpe quand il le faut.

Là-dessus elle se mit à rêver, et moi à prendre sa main, puis son bras ; en sorte que je découvre la couverture, à l'endroit

de son sein, qui étoit blanc comme de la neige. Je me hasarde à mettre un doigt dessus un, et puis toute une main, ensuite es deux sur les deux; comme elle rêvoit oujours, sans que cela la fît revenir en rien, e me hasarda de lui prendre un baiser. Oh! c'est cela qui la fit revenir : Retire-toi, Guillaume, dit-elle en se mettant à son séant; tu es trop hardi, ou je suis trop foible. — Eh bien! Madame, repartis-je, laissez faire à ma hardiesse et à votre foiblesse. Cela fera que nous aurons tous deux contentement. — Non, répondit-elle, aussi bien j'entends ma femme de chambre : retire-toi, et surtout songe que tu ne peux me plaire que par la discrétion. Et comme la femme de chambre venoit véritablement, je dis à Madame, en me retirant, que sur ce pied-là je comptois que mon affaire étoit dans le sac.

Je ne lui avois parlé et fait ce que je viens de dire, que parce que j'avois reconnu qu'elle avoit de la bonne volonté pour moi,

depuis un certain temps. Cela se déclara bien mieux le lendemain, que nous mîmes toutes nos flûtes d'accord, pour vivre, par la suite, d'une bonne amitié parfaite, avec toutes sortes de circonstances les meilleures et les plus agréables, sans que qui que ce soit s'en soit jamais aperçu au point que c'étoit.

Cela a duré, de cette façon, pendant plus de près de dix ans, qu'elle m'a fait le bien dont je vis à présent à mon aise : après ce temps-là, cette bonne dame mourut, en me laissant encore quelque chose par testament, de même qu'à ses autres domestiques.

Depuis sa mort, je suis à la campagne auprès de Paris, d'où j'ai appris du maître d'école à écrire, et lire dans les livres, qui m'ont fait venir l'envie d'en faire un à mon tour, comme je vois que tout le monde s'en mêle.

Si ces quatre histoires-là ne déplaisent pas au public, elles ne déplairont pas à

d'autres, à coup sûr : cela m'encouragera ; et qu'est-ce qui m'empêcheroit, après cela, de tomber dans le bel esprit ? De plus, que sait-on ce qui peut arriver dans le monde ? Je ne suis pas plus gros qu'un autre, et puis, d'ailleurs, la porte de l'Académie n'est-elle pas belle et grande ? En tout cas, qu'est-ce qu'on peut me reprocher ? que j'écris comme un fiacre ? Il y en a bien d'autres qui écrivent de même, et si pourtant ils ne l'ont jamais été.

Fin de l'Histoire de M. Guillaume

LE LIBRAIRE A QUI A LU

A la fureur d'écrire a succédé celle d'être imprimé, et le bon M. Guillaume, mon voisin de campagne, ne m'a pas donné de cesse que je ne lui aie promis d'employer ma typographie au service de son ouvrage. Comme j'ai eu, dans le commencement, assez de peine à entrer dans mes bottes, l'envie qu'il avoit de paroître, en personne, au grand jour du lumineux théâtre de l'impression l'a porté jusqu'à m'offrir de l'argent pour parvenir à cela; mais le désinté-

ressement dont nous nous piquons, dans la librairie, m'a fait rejeter cette offre scandaleuse avec une espèce de sainte horreur, à cause non-seulement parce que je craignois l'appréhension de me voir exposé aux justes reproches de mes confrères les libraires, mais encore même parce qu'une bonne conscience, bien timorée, ne souffre pas certaines bassesses dans celui qui en est revêtu.

Parmi et entre le fatras immense des histoires dont ce recueil est composé, j'ai choisi les quatre que vous venez de lire, cher ami lecteur; j'en ai corrigé le style en extirpant les broussailles dont elles étoient remplies du depuis un bout jusqu'à l'autre. J'ai rectifié de mauvaises inversions, dures; rendu moins louches des tournures amphibologiques, et corrigé un très-grand nombre de mots qui ne m'ont paru tout à fait dignes de la pureté de la langue françoise,

telle que nous avons l'avantage de la parler au jour d'aujourd'hui.

Enfin, je crois avoir mis lesdites quatre histoires en état d'être lues agréablement par un public éclairément judicieux, d'un goût délicat, et d'une juste finesse de discernement.

Je pourrois même dire que c'est un petit service essentiel que j'ai déjà rendu, sans rougir, à plusieurs de messieurs nos plus célèbres auteurs, qui ne s'en sont pas trouvés beaucoup plus mal, et de même que leurs œuvres, que j'ai eu l'honneur d'imprimer.

Si je n'ai pas réussi pour cette fois, on dira du moins, à ma louange : *laudabilis coronatus.*

Au surplus, comme mon talent n'est pas de me piquer d'écrire, et que je ne cherche pas à cacher, sous une feinte modestie apparente, le service que je crois avoir rendu

à notre littérature en me donnant pour l'éditeur de ce petit ouvrage, dont je déclare, à la face du public, que je ne suis point, en aucune façon quelconque, l'auteur aussi caché qu'anonyme.

FIN

37
69 104 AA A 30

37
69 104 AA A 30